Guy Boley
Fils du feu
roman
Grasset

GUY BOLEY

FILS DU FEU

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

À Christiane et Geneviève Berne

« Qu’allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

L’absence est le plus grand des maux. »

JEAN DE LA FONTAINE,
Les deux pigeons.

Les scansions de l'enclume forgent l'alexandrin, les rythmes des marteaux sont ceux du cœur humain, ça cogne, ça tape, ça claque, ça broie, ça bat, et déjà l'on pressent, lorsque l'on a cinq ans, qu'on n'en a pas fini avec nos ventricules, nos lyrismes hugoliens et nos histoires d'amour, tant qu'il restera de la braise et du coke en fusion au creux de nos veines caves, tant qu'on aura la force de forger des armures pour protéger l'adulte, ce roitelet débonnaire sommeillant sous l'enfance.

I

1

Souvent il arrivait que papa et Jacky martèlent de concert. Pas un mot, pas un cri, juste des souffles mêlés comme font les amants. De lourds coups sur l'acier, de petits sur l'enclume, en rythme cadencé, sorte de concerto pour enclume et marteaux où la basse continue n'était autre que celle de leurs respirations. Et puis ces escarbilles, toujours ces escarbilles, petites étoiles filantes que chacun d'eux apprivoisait pour qu'elles n'aillent pas, comme des baisers voraces, mordre le corps de l'autre. Et assis sur un banc ou sur un tas de ferraille, un enfant de cinq ans regarde leurs poitrails, écoute leurs silences dans cet orage d'acier et ne croit plus à rien, ni à Dieu, ni à Diable, ni à tous ces héros que déjà il pressent puisqu'il sent bien, ce gosse, qu'il arrive à la vie de parfois défaillir, ou simplement faillir, et qu'il faut certains soirs, pour supporter son poids, accepter les légendes et les mythes qu'ont inventés les hommes afin de s'endormir un petit peu plus grand et à peine moins mortel. Heureusement pour lui, foin d'Ulysse, de Titans, de dragons flamboyants et de dieux en jupette plus ou moins ridicules, il les a sous les yeux ces lares de pleine chair qui dressent des éclairs et créent des épopées avec chaque barre de fer.

L'odeur de la limaille, du fer chauffé à rouge, du fer chauffé à

blanc, l'odeur des corps en sueur qui parfois s'effaçaient derrière la fumée blanche, l'odeur des grains d'acier en gerbes braisillantes, l'odeur même des marteaux, masses, pinces, massettes, et l'odeur de l'enclume qui les recueillait tous.

Papa et Jacky, ferronniers d'art ; ils maîtrisaient le feu mais ignoraient Vulcain, Prométhée et Wotan, Zeus ou Héphaïstos. Les dieux du Walhalla, d'Olympe ou de l'Iliade leur étaient inconnus. Même saint Éloi, patron des forgerons, ne les concernait pas. Ils étaient incultes, c'est-à-dire intelligents mais sans les livres capables de leur nommer, soit cette intelligence, soit cette inculture. Ils s'en moquaient, de tout cela, des trois divinités, des quatre horizons, des douze travaux d'Hercule ou des *Mille et Une Nuits*.

À quoi bon s'inventer des dieux de pacotille quand on en a sous la main et que l'on parvient, à coups brefs et précis, à leur donner la forme que l'on veut. Pas besoin de légende, ils se créaient la leur, façonnant dans l'acier les mots pour la chanter.

Et l'enfant de cinq ans lorsqu'il lui adviendra, plus tard, beaucoup plus tard, d'apercevoir Tarzan sautant de liane en liane en se frappant le torse à grands coups de battoir pour ne rien forger d'autre qu'un long cri ridicule, rira comme un beau diable s'il est vrai qu'il s'avère, dans l'Hadès ou ailleurs, qu'un diable puisse être beau.

2

Jacky était arrivé un jour, à la forge, sur une drôle de moto dont personne jamais n'en avait vu de semblable et dont certains prétendaient qu'il l'avait lui-même entièrement fabriquée, pièce par pièce, hormis les pneus et les deux chambres à air. Peut-être était-ce vrai, il en était capable ; peut-être n'était-ce pas vrai ; peu importe dans quelle urne repose la vérité, les dieux ont leurs mystères, les hommes ont leurs légendes, ce qui est d'importance est l'étincelle en nous qu'ils ont su allumer, cette parcelle d'irréel à laquelle on a cru ; le reste n'est que poussière qui s'en va vers la mort et que nous balayons d'un revers de la main.

Jacky était un mystère. Un mystère de chair, de sang, de muscles et de silence. Pas un de ces mystères évangéliques façon Résurrection, Annonciation ou sainte Trinité, que l'on crée pour asservir les masses et qu'élucident en quelques phrases dogmatiques pour une foule un peu rustre de quelconques hiérophantes aussi rusés que fourbes. Non, Jacky était un vrai mystère. Un taiseux taciturne au visage sans lumière. Un humain sans parole. Un grand sac de secrets. Ma première statue grecque. Mon premier grand amour.

Il était donc arrivé à moto par un matin d'hiver, il y avait trois années de cela. Tête et mains nues, vêtu d'un pantalon de coutil et d'un épais blouson de vieux cuir hongroyé ; il avait arrêté sa drôle de pétrolette à hauteur du petit atelier où rougeoyait la forge, s'était saisi du carton pendu après la porte sur lequel il était grossièrement écrit que l'on cherchait à embaucher un forgeron de métier, était entré dans l'atelier en grommelant un vague bonjour, avait lancé le carton dans le feu de la forge, avait rapidement jeté un œil sur le gabarit que papa, le matin même, avait dessiné au sol à l'aide d'une craie blanche, était allé dans la sacoche de sa motocyclette extraire une massette, s'était mis torse nu, avait juste noué le tablier de cuir, s'était saisi des pinces qui maintenaient l'acier dans le coke flamboyant, et sans une seule parole sur l'enclume posément s'était mis à frapper.

Trois ans s'étaient passés sans qu'il ne s'échangeât davantage de phrases, de phonèmes ou de cris, de rires ou de murmures entre papa et lui. La forge et son soufflet étaient leur seul langage. Jacky venait au matin sur sa moto sans nom, ni casqué ni botté, souvent dépoitraillé, sa gorge ne semblant craindre ni les insectes d'été, ni les morsures du froid, ni la grêle d'avril, ni les frimas d'automne. Dans une gamelle en fer qu'il extrayait toujours de son unique sacoche, il apportait son repas qu'il mangeait en hiver assis près de la forge, ou bien, l'été, dehors, près de ces barrières, balustres ou balustrades que l'on venait de forger et qui attendaient, couchées sur des tréteaux, qu'on les recouvre d'une peinture orangée les protégeant de la rouille et que l'on nomme minium.

Maman, au tout début, venait assez souvent en lui disant, bien sûr, les mots que disent les braves gens en de telles circonstances : *Ne mangez pas tout seul, venez vous joindre à nous.* Mais Jacky rougissait, gêné sans doute de soudain trop exister, de prendre tant d'importance. Il disait non merci, plongeait dans sa gamelle en baissant les paupières. Elle le laissa en paix.

Jacky était un solitaire. On ne savait rien, sur sa vie, sinon qu'il

vivait seul avec sa mère, là-bas, dans un quartier aux frontières de la ville où l'on allait rarement. On ignorait aussi d'où il tenait ce savoir-faire qui avait fait de lui un forgeron bien meilleur que papa et bien meilleur que le maître qui enseigna papa. Car Jacky savait tout et ne se trompait jamais lorsqu'il fallait mater un fer récalcitrant, ou bien apprivoiser un matériau trop fougueux lors de ces corroyages où un acier liquide se marie à un autre en fusion.

Jacky, semblable à ma grand-mère étêtant des grenouilles, aurait pu travailler les yeux fermés ; il possédait en lui, tout comme elle, quelque chose d'inné, de bestial ; comme un cri des cavernes lorsqu'un premier orage illumina la grotte ; un cri qui se serait transmis de silex en silex, de tison en tison, de feu en feu, de foyer en foyer, de forge en forge, et qui aurait fini par échouer, ici, entre ses mains de forgeron, comme il l'était sans doute écrit de toute éternité tant il semblait évident que Jacky avait dû naître d'un ventre de fer en fusion entre deux cuisses de lave au temps des grandes fissures cambriennes tandis que les volcans projetaient dans les nues quelques myriades d'enclumes phosphorescentes.

3

Une année, le printemps arriva avec une avance si démesurée par rapport au calendrier que l'hiver, d'ordinaire opiniâtre, n'avait pas cherché à pérorer : il avait immédiatement abdiqué face à tant d'insolence. Heureusement pour lui car son combat eût été sans issue. Le printemps cette année-là, allez savoir pourquoi, s'était pris pour un 14 Juillet, avait allumé tous les pétards et les feux d'artifice enfantés par une sève explosive, et du petit brin d'herbe jusqu'au faîte des arbres, ça claquait de partout : feuilles, fleurs, rameaux, étamines, tiges, hampes, bourgeons, pétales, pistils, brûlaient autant qu'un fer rougi à blanc, projetant autour d'eux des bouquets chatoyants ; les arbres fruitiers, devançant les figures de carnaval, se maquillaient déjà de couleurs arrogantes ; les arbustes dégoulinaient de guirlandes roses, fuchsia, mauves ou violettes ; et la végétation qui rampait encore, à cette époque, aux portes de la ville, éclaboussait les pierres gris-bleu des maisons et ornait leurs façades de flaques fauves tandis qu'un soleil en gerbe piquait leurs toits de pointes impressionnistes. Et moi, enfant de cinq, six, sept ou huit ans, assis dehors sur un petit banc de bois ou sur un amas de barres de fer rouillées, regardant le paysage en écoutant les bruits de la forge, il me semblait que c'étaient eux, Jacky et papa, qui à grands coups de marteau faisaient éclore tout cela puisque la nature, semblable au fer travaillé sur l'enclume, n'était plus elle aussi qu'un grand choc de lumière et de matière.

*

J'étais, ce jour-là, resté longtemps assis au seuil de la forge, tout occupé à griffonner et à rêver ; le soleil m'avait brûlé les yeux et tourmenté le cœur. J'avais alors poussé la porte et j'étais entré dans le noir de l'atelier. Jacky et papa travaillaient. Je ne les voyais pas, je n'entendais que leurs coups qui martelaient l'acier. Le temps que mon regard s'acclimate à l'obscurité et je les vis tous deux bien droits face à l'enclume : ils forgeaient de minuscules volutes de fer plat, torsades et colimaçons qu'ils assemblaient au sol et qui offraient au regard l'illusion d'une petite balustrade en dentelle. On aurait dit des enfants créant des miniatures pour une maison de poupée. À un moment, papa s'est arrêté de forger, m'a regardé en souriant, a découvert la feuille que je tenais à la main, a juste eu un mouvement de menton du genre *vas-y, dis-moi qu'est-ce que tu veux,* et je lui ai demandé s'il pouvait me construire une arbalète. Je lui ai tendu un papier d'emballage marron foncé qui, ayant enrobé un gros pain de campagne, s'en trouvait encore madré d'un peu de farine et de miettes, et sur lequel j'avais reproduit, de façon évidemment maladroite et naïve, la forme de ce que je pensais être une arbalète. À quoi papa m'avait répondu que je lui avais dessiné un arc, et non une arbalète.

Le soir même, assis sur ses genoux, dictionnaire à l'appui :

Arbalète : arc d'acier monté sur un fût et se bandant avec un ressort.

Juste à côté de cette définition extraite de la page 57 du *Nouveau Petit Larousse illustré, édition de 1956* : le dessin d'un arbalétrier, debout, casqué, cotte de mailles au poitrail, portant à son flanc droit un carquois dans lequel sommeillaient quelques flèches en attente de poix et de viande ennemie ; pas n'importe quelle viande : uniquement de la viande humaine ; et pas n'importe quel humain : uniquement du Maure, de l'Ottoman ou du Sarrasin ; disons du païen, pour ratisser large. L'arbalétrier portait à son flanc gauche une épée dont on ne voyait que la garde et, nonchalamment appuyé sur le fût de son arbalète qu'il

tenait à la verticale et dont l'arc de bois cintré reposait au sol, il regardait en direction d'un certain infini avec cet air débonnaire et crétin qu'ont tous ceux qui sont persuadés de posséder l'invincibilité des justes et la certitude de ne jamais devoir mourir. Quelques lignes plus haut, sur cette même page 57, après avoir pris la peine de jouer à saute-mouton avec des mots exotiques comme araucaria ou arapaïma, on pouvait contempler le dessin d'une araignée qui embrassait sa toile de toutes ses nombreuses pattes écartées, araignée semblable dans sa forme à ces divinités hindoues aux multiples bras qui nous indiquent du bout des doigts que Shiva est dans tout et tout est dans Shiva. À droite de l'arbalétrier avait été dessiné, à la mine de plomb, un arbousier généreux aux fruits noirs et granuleux. Enfin, en haut de la page, dans une espèce de frise horizontale, quatorze petits dessins représentaient les différents arcs architecturaux :

arc plein cintre, arc surhaussé, arc surbaissé, arc bombé, arc outrepassé, arc elliptique, arc brisé, arc lancéolé, arc en ogive, arc trilobé, arc en doucine, arc infléchi, arc en accolade et arc rampant. Mais pas l'arc que je voulais.

Le lendemain dimanche, papa ne mégota pas et n'alla pas chercher dans de vagues fourrés de ces matériaux minables avec lesquels d'ordinaire on fabrique les arcs : branches de noisetier, crossettes de vigne ou de figuier, ramilles d'épicéa ou courçons d'arbousier qu'il estimait indignes de moi, fils de forgeron, donc fils du feu, donc fils de roi. Les arcs en bois étaient affaire de mécréant, de Maure ou d'Ottoman. Une seule matière était noble : le fer.

« Tu périras par le fer » était-il écrit à la fois dans la Bible et dans *Les Trois Mousquetaires*. Dieu et Alexandre Dumas ne pouvaient pas ensemble se tromper sur une phrase aussi brève et bénigne. D'autant qu'armures, fléaux, épées, boucliers, baïonnettes, poignards, fleurets, écus : tout n'était que fer, tout n'était qu'acier. Acier, acier, acier ! Alors acier acier assieds-toi petit que je te forge l'âme entre enclume et marteau, que je te forge un arc à hauteur de tes rêves.

Papa tint parole puisqu'il m'en construisit un entièrement en acier : il arqua un fer plat d'assez forte épaisseur sur lequel il tendit, non pas une vulgaire corde, mais un câble, un vrai câble aux torons enlacés, et fabriqua une flèche à l'aide d'une mince barre de fer rond limée à son extrême afin d'y façonner une pointe capable de transpercer tous les démons et les caparaçons que la vie m'enverrait par la suite, puisqu'il n'envisageait le fait d'être un adulte que dans le feu, le sang et la fureur des autres. L'empenne, quant à elle, possédait quatre ailerons découpés dans le couvercle crénelé d'un vieux pot de peinture.

On alla se poser au pied de l'immeuble inachevé qui était en train de s'ériger à deux pas de notre maison ; quatorze ou quinze étages, quelque chose comme une cinquantaine de mètres de hauteur. On n'avait jamais vu, dans le quartier, une construction à la fois aussi haute et aussi laide. Papa banda l'arc, s'abîma quelque peu les doigts en forçant sur le câble, se saisit d'un mouchoir, ou d'un chiffon, réitéra, n'y parvint pas davantage, posa arc et flèche, me demanda de l'attendre, partit dans son atelier, en revint avec un ou deux gros gants de forge, et, enfin, parvint à bander l'arc au maximum de sa tension et décocha la flèche qui monta tant et tant qu'elle dépassa le sommet des quatorze ou quinze étages et disparut dans le bleu éblouissant de ce ciel d'hiver printanier. Papa me hurla de déguerpir ; il fit de même. On recula de vingt bons mètres, scrutant l'espace, cherchant la flèche : aucune trace de flèche. On recula encore. Aucune retombée. Elle s'était dans l'espace volatilisée, peut-être désagrégée, voire mise d'elle-même sur orbite. On attendit, on prêta l'oreille en quête d'un sifflement dans le meilleur des cas, d'un hurlement dans le pire. Elle n'avait pas pu atterrir sur le toit de l'immeuble : sa course n'avait pas pris cette direction ; elle s'était au contraire, en montant, écartée progressivement de la façade de ce bâtiment laid harnaché d'échafaudages et de bâches verdâtres. Mais on l'avait perdue de vue. À l'issue d'un quart d'heure, las d'attendre et conscients des limites de cette science physique qui doit sans doute se nommer la balistique, on s'en alla. Papa m'entraîna dans l'atelier où, sous mes yeux, il détruisit l'arc en acier : trop puissant, trop dangereux, trop mystérieux.

*

Au catéchisme aussi, les mystères étaient rois et l'énigme souveraine : sur un drap blanc tendu par quatre punaises, on nous passait des diapositives sur lesquelles on voyait Moïse ouvrir l'écume de la mer Rouge d'un seul claquement de doigts, David le minus à la fronde allonger d'une pichenette ce gros benêt de Goliath, des grenouilles infester les dix mille plaies d'Égypte et des morts au visage paisible ressusciter de façon douce et rayonnante comme un qui se réveillerait d'une tendre biture. On voyait tout cela, au catéchisme : des miracles tenus par quatre punaises, projetés dans des rais de poussière.

Et peut-être, me dis-je maintenant que tout est achevé, que tout est consommé, et hélas consumé, maintenant que papa n'est plus qu'un tas de poussière pas plus important en taille que celui qu'aurait produit la combustion de quelques brindilles de noisetier, peut-être, me dis-je, papa s'est-il hâté de vivre et de surtout mourir afin de monter là-haut et d'accomplir ce miracle qu'aucun Évangile et aucune diapositive jamais ne prit en compte : récupérer cette flèche d'une main ferme et adroite avant qu'elle ne disparaisse vers d'autres galaxies.

Et peut-être est-il assis, lui, le petit père au petit p d'école maternelle, souriant et fier, pas même essoufflé, aux côtés de l'improbable Père au grand P majuscule de lettrine biblique, Père Éternel et Souverain qui regarde décontenancé cet homme immobile et grave tenant une flèche en ferraille dans une main ; et un enfant dans l'autre.

Oui, peut-être s'est-il hâté de mourir juste pour cela : récupérer cette flèche que le destin nous vola ; et sans doute m'attend-il avec cette impatience dont il était coutumier, souriant de toutes ses dents qu'il s'était fait refaire juste avant de mourir, et la tenant, cette flèche happée au vol dans l'interstice de nos deux vies, comme un glaive de gloire tandis que des séraphins hilares fixent ce nouveau miracle sur un drap blanc d'étoiles

qu'angéliquement maintiennent quatre punaises en forme d'auréoles.

C'est cela, en vérité, que, devenu adulte, une fois ma vocation balbutiée, reniée et puis enfin choisie, j'ai toujours peint : un père assis sur son trône de roi, une flèche dans une main, Norbert mon petit frère assis dans l'autre. Un père en gloire que couve du regard un enfant en majesté. Je n'ai jamais peint que cela. Tout mon travail passé, mes toiles accumulées, mes nuits mystérieuses et leurs soleils secrets, mes feux de forge amoncelés, mes vagins stériles, mes grenouilles et mes linges qui sèchent, convergent en direction de cet essentiel : un père en deuil, apaisé. Un père en deuil, comblé.

Mes peintures sont ses couronnes.

Je n'ai jamais dansé qu'à l'intérieur de lui.

4

Je possède à la maison, dans un vieux cadre en stuc, une assez grande photographie de moi, enfant. Je suis vêtu d'une espèce de barboteuse bleue à joli col blanc dentelé que le photographe, ou un de ses assistants, a retouché à grossiers coups de pinceau. Je regarde l'objectif à la façon dont un Indien, croyant qu'on cherchait à lui voler son âme, sans doute le regardait lorsqu'il advenait qu'un Visage pâle cherchait à fixer ses traits d'Apache ou d'Algonquin sur une plaque autochrome. Et je ne souris pas. Ma mère disait que j'étais non seulement solitaire et misanthrope, mais qu'en plus je ne supportais pas que l'on chante ou que l'on rie en ma présence. Je me souviens du pourquoi : je trouvais leur joie d'adulte fausse. À la fin de *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust écrit qu'il a l'impression, lors d'un bal, que l'on a peint les rides et teint les cheveux en blanc à tous les invités. Je pressentais déjà ces masques à venir, persuadé en outre que les adultes jouaient, pour en arriver là, un rôle que les conventions leur avaient écrit, de la petite enfance à la vieillesse ; un rôle pour lequel on leur avait offert la boîte de maquillage et la boîte de répliques. Un rôle terne et contraint, sans grande imagination, confit de joies de carton-pâte, de deuils de salon et de chair plus ou moins étale. Et quand plus tard je tomberai maintes fois amoureux et que je m'entendrai dire *Je t'aime* comme font les comédiens dans les films d'amour, toujours derrière moi retentira une voix criant *Coupez !* et assez fréquemment je verrai le décor

s'effondrer.

*

Pourtant, dans mon enfance aussi le décor était là, bien planté dans sa terre, étayé par ses pierres, abrité par ses murs, clos par des portes en bois, avec ses figurants, ses comédiens sans gloire qu'un destin un peu pingre avait pourvus de répliques asthéniques : mes voisins.

Chaque matin, avant de me rendre à l'école, je devais leur faire la bise, notamment à Monsieur Lucien, le mari de Fernande, une grande sèche au tablier de misère. Monsieur Lucien possédait, hélas, une peau lourde et flasque. En l'embrassant, j'avais l'impression de poser mes lèvres sur de la viande visqueuse, ce qui me répugnait.

Il partait travailler tous les jours à la même heure vers de vagues besognes, peu importe lesquelles ; le drame était qu'au même instant moi aussi je partais pour l'école. D'où la bise, contrainte et lugubre, sur ses joues molles. Mais ce n'est pas tant, à la réflexion, la viscosité de ses joues qui me révulsait, c'était surtout que je savais cet homme déjà mort. Mort de son vivant. À répéter inlassablement les mêmes gestes, à dire les mêmes mots et à feindre de vivre en prenant des allures *de quelqu'un d'important* puisqu'il se costumait, se cravatait, et jetait sur son épiderme un liquide affligeant qu'il dénommait, non pas parfum, mais *eau de toilette*. Je me souviens aussi, pour les cheveux, du mot *brillantine* et d'un autre, pour le visage, plus exotique, sans doute d'origine latine : *Aqua Velva*. Et j'embrassais tout ça. Et j'embrassais Fernande, bien sûr, son épouse morne et sèche au tablier de misère qui me disait qu'il fallait travailler pour devenir plus tard un homme comme Monsieur Lucien, un homme *comme il faut*, un homme *respectable*, avec un costume, une cravate, et une belle peau molle nimbée d'Aqua Velva.

Monsieur Lucien aimait sa brillantine, cette pommade ou huile parfumée parvenant à donner du lustre à ses cheveux. Puisqu'il

était de bon ton et de bon goût que les cheveux brillassent. Puisque tout n'était que brillance et tout dans l'apparence. Puisqu'il fallait briller. Briller de l'extérieur, pourrir de l'intérieur. Briller en société, mourir de solitude. Et briquer ses chaussures, brasiller, brillanter, chatoyer, étinceler, flamboyer, faire de l'humanité une vaste bassine remplie de brillantine et embrasser tout ça en partant à l'école.

*

Je disais oui à tout. Je disais oui à tous, comme on m'avait appris. Mon rôle était aisé et maigres mes tirades. J'étais lustré, parfumé, domestiqué, brillantiné, cadenassé, respectable de l'intérieur. J'avais cependant déjà découvert, avec une lucidité étonnante pour un enfant de mon âge, que ce n'était pas tant la peau que Monsieur Lucien, fort bon voisin au demeurant, possédait de flasque, mais que c'était sa vie ; et se l'étant ainsi bâtie, n'ayant qu'elle pour modèle et qu'elle comme espérance, offrait à sa famille une vie tout aussi flasque. Une vie terne, morne, morne plaine, une complainte hugolienne, un Waterloo sans fin. Une vie fade, sans rime ni raison, de ces vies sans surprise qui ne me semblaient guère plus utiles et guère plus importantes que celles des loirs, par exemple, dont j'entendais la nuit, au grenier, les cris aigus et syncopés, et qui ne faisaient rien d'autre, sous le néant des tuiles, que naître, se multiplier, couiner et trépasser.

J'étais en quelque sorte, avec tout cet orgueil dont est bouffie l'enfance, le docte souverain d'un royaume de médiocres.

5

Nous habitions à côté du dépôt des locomotives, bâtiment circulaire que l'on nommait rotonde, percé comme une meule de comté, traversé de couloirs et de petits tunnels où venaient se lover les locomotives dont toutes, à cette époque, fonctionnaient au charbon. D'où les incessants panaches de fumées blanches qui, mystère de la chimie ou d'un dieu boute-en-train, sous l'effet du vent d'est retombaient sur nos corps, nos jardins, nos maisons, nos allées, nos murets, nos volets, en particules noires.

Certains matins d'hiver, après s'être levées à l'aube pour allumer le feu sous les lessiveuses, après avoir remué l'eau frémissante pour mélanger les cendres et le savon de Marseille, après avoir plongé le linge sale dans le baquet bouillonnant, après l'avoir touillé, frotté, tordu et essoré, après avoir lorgné le ciel et étudié la marche des éventuels nuages, après avoir surtout subodoré d'où pourrait bien venir le vent, les femmes décidaient d'un commun accord, au vu des premiers rayons que distillait un soleil bas et pâle et lorsque les éléments à venir leur semblaient favorables, de pendre leur linge dehors plutôt que dans les bûchers. Elles le pendaient sur un fil tendu à hauteur de visage, le long du muret qui marquait la frontière entre la cour et les jardins. Les femmes : Fernande, épouse de Monsieur Lucien, grand-mère, maman, et cette autre voisine au cul de jument

comtoise dont les slips monstrueux ressemblaient à des draps.

Si j'omets ma sœur, ma tendre sœur aînée, si je l'extraie volontairement de ce troupeau de femmes, c'est qu'alors on l'excluait de cette grande fête païenne. Les lessives chez nous étaient affaire de femelles, mais jamais de fillettes. Et comme elle claqua la porte de la maison bien avant l'âge adulte et qu'on ne la revit pas, jamais elle ne goûta aux délices des lessives.

Après avoir pendu leur linge, lissé les draps, essuyé d'un revers de la main quelque invisible tache ou pli intempestif, les femmes lavandières restaient debout, et, d'une haleine poudrée de buée, papotaient alors de dentelles, de nylon, de coton, de salsifis, de nouilles, de cuisson de lapin, de pluie d'orfèvrerie ou de soleil luisant. Puis elles ramassaient leur corbeille à linge et rentraient dans leur cuisine attiser le fourneau, s'attifer le cheveu, éplucher le poireau, torchonner la poussière, balayer les chenis, cirer le parquet et récurer la dalle. Enfin, quelque peu épuisées par leurs tâches et par leur lever tôt, elles s'asseyaient un moment sur une chaise, au coin du feu, bras et mains ballants, leurs paupières se fermaient, leurs têtes dodelinaient.

C'était toujours dans ces moments d'abandon et de vulnérabilité que le vent d'est surgissait. Le brigand possédait le sens du théâtre, n'arrivait jamais seul ou sur la pointe des pieds, mais comme un matamore, au galop, à cheval sur l'hiver, portant dans ses hallebardes qui nous piquaient les yeux tous les envahisseurs passés et leurs hordes mugissantes : Arioviste, Hannibal, Attila ou César, conquérants successifs qui avaient, en traversant jadis nos belles campagnes gauloises, égorgé nos fils et nos compagnes en prenant tout de même la peine d'en engrosser quelques-unes et de laisser dans la chair de leur chair des mots fiers et râpeux, gutturaux et barbares, mots de quartz ou d'onyx qui, s'émoussant peu à peu entre glotte et larynx, entre silex et plume, ont échoué ici, à l'endroit d'où je parle, à l'endroit d'où j'écris, et sous cette forme même qui permet de les lire.

Le vent d'est traînait par la crinière des lambeaux de consonnes teutonnes, de voyelles latines, d'empreintes sumériennes,

cunéiformes ou coptes, mais de tout ce passé les femmes n'en avaient cure. Tout ce qu'elles savaient, c'est qu'il était venu en passant par-dessus le dépôt et qu'il emportait dans sa traîne, entre ses doigts, entre ses dents, dans sa grande gueule de vent, cette suie noire, épaisse, collante, que crachaient les locomotives, sans omettre les scories des tacots, les poussières des tenders, les étincelles des cheminots qui soudaient, meulaient, brasaient, forgeaient, et qu'il posait tout ça, tapis de deuil, amas de crasse, sur les tuiles, les rebords de fenêtres, les perrons, les murets et surtout, épicentre de cette ecphrasis, sur l'impeccable linge que l'on venait tout juste de mettre à sécher dehors, au pâle soleil d'hiver.

Le vent d'est faisait manifestement exprès d'attendre que les lessives fussent pendues pour faire rager les femmes. On pouvait sans se fourvoyer l'imaginer là-bas, chez lui, bien avant l'aube, tapi quelque part entre Minsk et Moscou, telle une bête de proie à l'infinie patience, attendant que maman, grand-mère, Fernande, et cette autre voisine au cul de percheronne que l'on surnommait, allez savoir pourquoi, Marguerite-des-Oiseaux, eussent achevé de pendre, à quelque trois mille kilomètres de là, deux ou trois bouts de tissu plus ou moins conséquents au-dessus d'un muret. Les femmes y croyaient dur, à ce complot soviétique, et sitôt la présence du vent d'est avérée, bien qu'encore ensuquées dans le chaud de leur cuisine, elles sursautaient, les chaises se bousculaient, les portes s'ouvraient, se mettaient à claquer comme des applaudissements : Fernande, grand-mère, maman et Marguerite-des-Oiseaux sortaient en bondissant, amazones à cheval sur leur panier à linge, et dépendaient coton, lin, nylon, dentelles, blanc, couleur, fragile, jupons, pantets, maillots, taies, maudissaient le bondieu, le charbon, les locos, le vent d'est et les suies du dépôt. Les pinces à linge volaient et les injures fusaient ; c'était la course aux draps, le sprint vers les slips, le footing aux culottes, la ruée sur les chaussettes.

Et quand on a cinq ans, ou six, ou sept, ou huit, que le vent d'est rabat la suie des locomotives comme un manteau du diable sur du linge innocent, que la neige en un souffle devient d'un noir charbonneux, que la lumière elle-même se teinte d'outre-tombe et que l'on entend piailler ces pauvres walkyries coiffées de

bigoudis, il ne faudra pas, plus tard, nous demander de peindre des volcans fabuleux du cœur desquels jailliraient, en gerbes folles et bigarrées, des essaims de fées aux blonds cheveux soyeux et à la peau lactée, des elfes alucites aux ailes mordorées, des déesses graciles aux seins évaporés. On fera ce qu'on pourra, quand on deviendra peintre ; tout en les bénissant, ces femmes lavandières, tout en les remerciant d'un tel déluge d'images ; tout en s'agenouillant et en baisant leurs mains aussi rouges que larges.

6

À l'est, donc : le dépôt et ses locomotives, les cheminots, les bielles et les pistons, les jolies fumées blanches et leurs retombées noires ; à l'ouest : le grand champ que l'on nommait ainsi parce qu'il était grand et que c'était un champ. Au nord : une friche sans nom, de sureaux et de ronces mêlée, notre western à nous ; au sud : le chemin blanc qui menait au centre-ville. Quant aux voisins qui meublaient ce périmètre, pas grand-chose à en dire : Monsieur Lucien que l'on connaît déjà, modeste rond-de-cuir jouant aux Grands d'Espagne ; Fernande son épouse, infante au tablier de misère ; grand-mère qui, au-delà du linge et de ses fameuses grenouilles, menait une vie de bigote ; et enfin Marguerite-des-Oiseaux, au cul de jument comtoise, qui marchait en boitant, ou l'inverse, et qui avait perdu, il y a fort longtemps, un fils à la guerre, on ne savait même plus laquelle, et qui demeurait depuis debout sur le seuil de sa porte, sa main droite tenant dans le creux d'une assiette quelque chose ressemblant à un repas d'enfant, disons purée-jambon. Elle appelait le fiston d'une voix suraiguë :

« Jean-Marie, rentre, tu vas manger tout froid ! »

On ne faisait plus guère de différence entre ses cris et ceux des loirs qui piaillaient dans le fond du grenier, entre ses plaintes et celles des sirènes du dépôt qui nous annonçaient midi en de longs meugle- ments superposés, sortes de contrepoints lugubres d'une

fugue quotidienne qui mourait decrescendo et s'achevait quand commençait le repas.

Marguerite-des-Oiseaux criait jusqu'à vingt fois d'affilée cette phrase désespérante : *Jean-Marie, rentre, tu vas manger tout froid*, avec le même ton et les virgules au même endroit, phrase que l'on disait avec elle, ou souvent avant elle, et c'était toujours les deux ou trois poules qu'elle possédait qui finissaient par arriver, bec en tête et plumes au vent, caquetant tant et tant que Marguerite finissait par leur abandonner l'assiette qui se renversait au sol et qu'elles picoraient avec cette impatience et cette hargne imbécile qui font qu'on a raison de leur tordre le cou et de les fourrer, bridées, dans le fond d'un faitout.

Et Marguerite demeurait là, bras ballants, bouche bée, regardant le jambon, puis regardant ses poules, puis regardant la purée, du moins ce qu'il en restait, et parfois souriait, ou quelquefois riait.

Je les aimais d'amour, les rires de Marguerite, bien qu'ils fissent naître en moi de grands charrois de frissons.

Allez-y, Marguerite, j'aime quand vous riez.

Marguerite-des-Oiseaux, allez-y et riez.

Riez, riez, riez, Marguerite-des-Oiseaux !

Riez comme un goret, riez comme une crécelle, riez comme une folle puisque votre fils est mort. Il faut bien que toutes les horreurs du monde enfantent des printemps si nous voulons durer au-delà du chagrin.

7

Ses pinces à linge, Marguerite-des-Oiseaux les égarait fréquemment et, afin de les retrouver, elle appelait, une fois encore, son fils à l'aide. Debout sur son palier, les deux mains sur ses hanches, un amas de lessive encore humide et chaude reposant à ses pieds, elle criait :

« Jean-Marie, où donc que tu me les as cachées, mes épingles à linge ? »

Puisqu'elle les nommait ainsi ; et que maman, ou Fernande, ou grand-mère, légèrement agacées, les retrouvaient toujours au même endroit : au fond de sa panière, recouvertes par le linge que venaient d'essorer ses grosses mains de lavandière dans des ahans de bûcheron.

Je l'aimais bien, ce monde féminin de linge et de lingerie, ce monde clos de buée, ces grosses cuves à eau où l'on bouillait, brassait, touillait les draps, ces baquets de lavage où se mêlaient cendre et suif, ces maelströms de lin, de couleurs ou d'écru, ces cotons qui cloquaient, ces bulles de savon, l'odeur des lessives, la torsion des mains, la sueur des femmes, ce linge que l'on battait comme on fesse un vaurien, que l'on secouait dans de grands claquements, et la beauté sans nom de leurs drapés flamands quand on les laissait choir. Certes, je gênais un peu quand l'eau,

trop chaude, débordait du baquet, devenait une menace :

« Ne reste pas toujours dans nos pattes sacrebleu, on va finir par t'ébouillanter ! »

Je devais m'écarter, puis, agaçant les femmes, quitter sans barguigner cette pièce enfumée nommée *chambre à lessive* ; alors j'allais dans la cour, m'asseyais au mitan du muret et m'amusais tout seul avec les pinces à linge. Je leur ouvrais le bec d'une simple pression et les faisais parler, mordre, rire ou bâiller, selon qu'elles devenaient humaines, gorgones, fantômes, licornes ou crocodiles.

Assis sur le muret, j'attendais les draps, les taies, gants de toilette, chaussettes, serviettes, pantets et couches de coton ; linge chaud, fumant, lourd du poids de son eau, qu'elles apportaient dans des bassines de fer-blanc, d'aluminium, de tôle galvanisée, d'émail les jours de fête. Je les aidais à le pendre, dans le vrac où le hasard l'avait entassé, une bavette côtoyant une nappe. Puis me rasseyais sur le muret.

Une fois les femmes parties, je les changeais de place, agençais tissus et couleurs, formes et longueurs, les ordonnais selon un rituel qui bien souvent m'échappait, jusqu'à ce que le résultat me satisfasse.

Puis je me rasseyais sur mon muret, prêtais l'oreille : les tintements des gouttes qui s'écoulaient du linge et s'écrasaient sur le ciment rugueux, les bruits de la forge au loin, les tchoutchous du dépôt, les cris ou les ahans de quelques cheminots, les oiseaux, les rares autos de l'époque ; je n'en demandais pas plus, dans le fond, à la vie.

8

Grand-mère ignorait tout des livres de cuisine, et davantage encore qu'il existât une tradition culinaire codifiée par Jules Gouffé, Carême, Vatel, ou même Ginette Mathiot dans sa version roturière. Pour grand-mère, la cuisine n'était pas une activité culturelle ou artistique ; mitonner un plat était juste une nécessité, un os de Cro-Magnon qu'elle continuait de cuire pour en rogner la viande. Elle avait tout appris (brider, confire, doser, écosser, écaler, écumer, larder, émincer, mariner et truffer) en regardant sa mère qui regarda sa mère qui regarda sa mère qui regarda sa mère, et ainsi apprend-on à éplucher une pomme quand on arrive à Ève.

Les grenouilles, c'était chaque année en juin ou en juillet que grand-mère, assise sur le muret de la cour, les étêtait.

Dans un grand baquet d'eau les grenouilles coassaient, on ne sait guère faire que ça lorsque l'on est grenouille ; coasser, coasser et se multiplier. J'ignore d'où elles venaient, sans doute d'une mare quelconque. Assise sur le muret, les bras quasiment nus, bottée de caoutchouc et protégée du haut par un lourd tablier qu'elle avait emprunté à son forgeron de fils, grand-mère, d'un geste sûr attrapait une première grenouille et d'un coup de

hachoir lui décollait la tête. Puis tirait sur sa peau d'un geste simple et sec, et la déshabillait du cou jusqu'aux arpions qu'elle tranchait eux aussi d'un seul coup de hachoir. Restait une écorchée qu'elle jetait sans viser dans le seau en fer-blanc ou en galvanisé, petit paquet de nerfs monstrueux qui ne cessait de sauter en se cognant aux parois qui résonnaient ding-ding. Puis une autre grenouille, étêtée, désapée, venait rejoindre la première pour un petit pas de deux, sitôt suivie d'une autre ballerine et puis d'une autre encore, pour lancer le quadrille, et ainsi de suite jusqu'à ce que le baquet fût vide. Lorsqu'elles étaient suffisamment nombreuses et que leur amas de viande folle gorgeait le seau jusqu'à sa mi-hauteur, certaines parvenaient, sans tête, sans peau, sans doigts et sans doute sans but, à sauter assez haut et déborder du seau. On les voyait alors, grotesques et goyesques, sautiller dans la cour ou sur le muret, choir dans les fraisiers ou dans les groseilliers, dans les fleurs, dans les feuilles, la terre, le charbon, les cendres et les scories qui bordaient l'autre côté du muret, se maculant et s'embouant les muscles à vif jusqu'à se refaire parfois une nouvelle peau de poussière et de suie.

C'était donc là que j'intervenais : je les saisissais gluantes, scorifiées, scarifiées, électriques, les plongeais un petit coup dans la bassine, leur enlevais d'un revers de la main cette boue dont elles s'étaient mâchurées et les remettais au seau en surveillant le leur.

Lorsque grand-mère, assise sur le muret, décimait les grenouilles, elle ne regardait même pas ce que faisaient ses mains tout du temps que durait le carnage. Le hachoir tombait comme les coups du destin, souverain et précis. Elle semblait seule, autonome, mais moi je savais bien qu'ils allaient arriver. Je m'asseyais alors dans la cour, les oreilles aux aguets. Puis, progressivement, aussi lent qu'un Indien en haut d'une falaise prenant la position pour épier les bisons qui broutent dans la plaine, je m'aplatissais, le ventre à même le sol, le nez dans les graviers. Je ne respirais plus, posais mes mains à terre, ouvertes au maximum, les doigts bien écartés semblable à un chaman invoquant les esprits, et là, une fois encore, je les sentais frémir, et mugir, et gronder : tous ceux qui, été comme hiver, sommeillaient sous la terre ; tous ceux des origines qui nous

avaient transmis la vie, qui nous avaient guidés du néant jusqu'ici, nous insufflant l'esprit, nous apprenant les gestes, nous inculquant les mots, aiguisant nos regards et nous tannant la peau, nous aidant d'une main fraternelle, ou d'une main armée, à traverser les saisons, les siècles et les empires, les tranchées, les charniers et les épidémies ; tous, ils réapparaissaient comme s'ils n'étaient jamais vraiment partis :

les sapiens, les Papous, les Bantous, les Zoulous, aborigènes et australopithèques ;

les amphibiens, tortues, macaques, ptérodactyles, dinosaures et mammouths ;

les Attila, César, Arioviste, Hannibal ;

tous les grands découvreurs, tous les grands voyageurs, tous les coureurs de mers qui unirent les peuples en mélangeant leurs sangs et ceux des océans : Magellan et Colomb et Vasco de Gama ;

et ces guerriers farouches sans foi ni loi ni roi vêtus de peaux de bête et de probité candide.

Ils étaient là. Silence de marbre et gueules de silex, mélangés à la suie et à la neige de mars que le printemps avait une fois encore, comme chaque année, fondues et recrachées dans le fond de ses entrailles où brûlent, paraît-il, les grands feux de l'enfer et ceux de la genèse. Je ne bougeais plus, je sentais bruire la terre sous mes doigts écartés quand soudain, retenant mon cri pour ne pas troubler grand-mère, je voyais une tête jaillir hors du gravier de la cour, ou bien un bras armé débucher des fraisiers et apparaître, immenses, tels les géants Mairiak, des êtres souvent hirsutes et fréquemment hilares, à pied ou à cheval, qui d'un coup de mâchoire étêtaient une grenouille et d'un coup de cimeterre précis comme un scalpel leur arrachaient la peau.

Grand-mère m'apparaissait alors comme une sorte de fantôme, une pauvre marionnette aux mains manipulées. Ça grondait autour d'elle, les sabres tournoyaient près des chevaux piaffants et les grenouilles volaient du baquet jusqu'au seau comme les gnomes du Talmud ou les elfes d'Obéron.

Grand-mère ne voyait rien. N'entendait rien. Sa main gauche empoignait une grenouille vivante que sa main droite dépeçait, et toutes les cinq secondes elle donnait la mort. Assise sur le muret en tablier de cuir, elle paraissait sereine et surtout : tout à fait libre de ses gestes.

Elle ignorait la pauvre – mais le grand âge a ses faiblesses – qu'elle ne faisait qu'obéir aux fantômes du passé qui l'avaient mise au monde entre deux cuisses de viande, dans le sang, la douleur, le placenta, les cris, et qu'elle n'était plus alors que la suite logique de ces peaux de grenouilles qui pendaient à côté du seau et de ces regards vides qu'avaient sur le muret toutes ces têtes entassées.

9

Le soir où papa usa de maman comme d'une enclume, j'avais l'oreille collée à la porte/au mur/au plancher/au papier peint/à la poussière/aux cris/aux silences, et je tremblais comme font les saules sous le vent. Car papa la frappa. Ce fut la seule fois de sa vie qu'il leva sur maman une main de boxeur. Une main de forgeron. Un seul coup, une seule fois, et maman s'écroula. Alors je la vis, à la façon dont grand-mère dépeçait les grenouilles, tomber dans les fraisiers, perdre sa peau, sa tête, se mâchurer de honte.

Maman une grenouille. Quelle déchéance. Comment était-il possible que papa, qui connaissait la différence entre arc et arbalète, qui domptait fer et feu, qui toujours à mes yeux n'était peint qu'en majesté, lui qui, avec quelques ancêtres qui en ses veines encore grouillaient, était venu de loin, très loin, du fond de l'Éthiopie ou des rives de l'Euphrate, lui qui s'était mis debout au sortir d'une caverne, avait vaincu les Huns aux champs Catalauniques, lui qui n'était pas moins que poussière d'étoile, parcelle de Noé et bribe de Moïse, comment était-il possible que lui, oui, lui, fils de prophètes et de rois, pût en un seul coup de poing si bassement déchoir et envoyer une femme dix mille ans en arrière dans le monde des amphibiens. On n'avait pas conquis le droit à la parole, le trésor des Incas, les cromlechs gallois, les

tumulus étrusques, les galgals celtiques, les hordes sarrasines, la Toison d’Or, les terres de Feu, de cendre ou d’émeraude, juste pour régurgiter, du fond de nos entrailles, des cris cunéiformes issus de Babylone, de Sumer ou Lascaux. Il y avait là, pour l’enfant que j’étais, profond malentendu.

Depuis, moi l’adulte, l’ex-enfant taciturne dépourvu de boules Quies, de coton, de walkman, de femme, d’enfant, mais riche de mots brillants, de mots volés aux ans, aux embruns et au temps, riche de claques assénées aux toiles et aux pigments, je vis avec un stéthoscope collé à la porte/au mur/au plancher/au papier peint/à la poussière/aux cris/aux silences, et j’entends, à la façon d’un cœur qui ne battrait qu’une fois, un coup de poing se ficher dans une joue, j’entends comme un marteau sur une enclume de chair, une grenouille dans un seau qui s’appelle maman, et je tremble et je tremble, comme saules sous le vent.

10

Au fond de la cour de l'école, quatre ou cinq cagibis accolés, fermés par des portes en bois d'un brun-vert-jaune. On les nomme les toilettes, plus vulgairement les chiottes. On n'y passe pas sa vie, certes, l'odeur d'urine et d'excrément inclinant n'importe quel anachorète à préférer, sauf cas désespéré, la compagnie de l'humain à celle de ses déjections, mais nous y sommes, hélas, malgré nous, plongés, dans ces odeurs fécales, aux côtés du gosse qui, ce matin, avant de partir pour l'école, a embrassé Monsieur Lucien sur ses deux joues flasques, quitté maman et ses fourneaux, Fernande et ses mots creux, grand-mère et ses grenouilles, papa et son enclume, Jacky et son poitrail, Marguerite-des-Oiseaux et sa purée-jambon, et que l'on retrouve planqué, ici, dans une de ces latrines, derrière cette porte d'un brun-vert-jaune augurant des diarrhées, porte au loquet fermé de l'intérieur ; il est accroupi et songeur, vêtu d'une blouse grise et d'un short kaki qui n'est même pas baissé.

Il doit être dix heures, c'est la récréation, le temps n'est pas maussade, un rai de pâle soleil se glisse sous la porte.

Dehors, dans la cour, de tendres écoliers aux joues de pommes d'amour et au mollet imberbe s'amusent à la marelle, aux billes, aux osselets, au gendarme, au voleur, ou bien à chat perché. Moi, l'enfant taciturne accroupi dans les chiottes, le short même pas baissé, je ne joue pas ; je suis déjà venu ici, lors de la matinée,

plus de trois fois consécutives en levant la main en classe :

« Monsieur l'Instituteur je peux aller aux toilettes s'il vous plaît ? », prétextant des coliques dues à l'ingestion de grenouilles pas très fraîches. Ce qui est totalement faux.

Tout cela avait commencé très tôt et s'était mis en branle à cause d'une histoire drôle ; ou qui du moins se voulait telle. J'étais arrivé en avance à l'école, je n'avais musardé ni le long du dépôt ni le long du cimetière, j'étais entré serein dans la cour, j'avais traversé le préau, posé mon cartable au pied de l'escalier, enlevé mon manteau et mis ma blouse grise, m'étais assis sur le perron les deux mains sous le menton à regarder le soleil teinter d'or et d'orange ce jour nouveau auquel ses rayons donnaient vie.

Les grands étaient arrivés peu après. Ils étaient quatre et n'allaient pas tarder à faire leurs adieux définitifs à cette jolie petite école communale afin de partir là-bas, dans ce pays étrange, lointain et mystérieux que l'on nommait le collège et où l'instituteur, paraît-il, changeait toutes les heures de matière et d'estrade. Petits adolescents standard, dadais parmi les autres, ils n'étaient, au bout du compte, ni plus méchants ni plus bêtes que tous ceux de leur âge et se tenaient désormais à l'écart lors des récréations, ne portaient plus de shorts mais des pantalons d'hommes, premiers stigmates de la panoplie qu'ils allaient devoir avec fierté bientôt arborer et que viendront compléter, afin d'être adoubés : l'Aqua Velva, la brillantine et les joues flasques.

Ils avaient déjà vu des films sur les écrans du centre-ville, mâché du chouine-gomme, tété une cigarette et soi-disant tâté un bout de sein femelle sous une tente ou dans un cagibi, bout de sein que, égrillards et vantards, ils aiment à nommer nichon, raisons pour lesquelles, dans la cour de récréation, ils ne jouent plus avec personne, sinon entre eux, garnements de leur âge.

Ils marchaient lentement les deux mains dans les poches, et lorsqu'ils passaient à proximité des petits qui jouaient, ne pouvaient s'empêcher de ricaner, de faucher leurs billes ou d'effacer les traces de craie qui dessinaient au sol marelles ou châteaux forts ; c'est ainsi que l'on devient un homme, un

conquérant, un Attila en herbe : en reniant son passé, en écrasant autrui ; surtout s'il est petit ; surtout s'il nous renvoie l'image de ce que l'on fut naguère.

Ils marchaient donc, ces quatre grands enfants futurs brillantinés, en direction du gosse, c'est- à-dire de moi. Ils riaient grassement et moi, sursautant à leurs rires et les voyant venir, je sentis qu'ils allaient se moquer, me virer de ma place, me mettre une taloche, même si je n'avais rien fait, juste parce que j'existais et que j'étais en short.

Pas du tout. Ils furent même très aimables, s'assirent à mes côtés, me mirent en mains un petit jeu de cartes dont je m'aperçus très vite qu'il n'était pas comme à l'ordinaire imprimé avec des valets, des dames ou des rois atournés de trèfles, piques, carreaux ou cœurs. Rien de tout cela : les cartes n'étaient que des photographies de femmes légèrement vêtues ou, autrement dit, fortement dévêtues. D'où les rires épais des quatre grands benêts à chaque carte par l'enfant dévoilée.

Tout cela me laissait de marbre. Aucun puritanisme, aucune ingénuité ; la chair impure ne souille que le pénitent, et le diable n'avait pas encore pris dans mes rêves diurnes ou nocturnes la forme d'un triangle pubien. Lorsque s'allumait la veilleuse d'un quelconque désir, c'était le torse de Jacky qui la faisait briller, de façon aussi prude que nébuleuse, aussi chaste que pie : quelques saints, notamment Sébastien au corps percé de flèches, allumaient en mon âme de semblables émois, et je n'y voyais là qu'aménité divine.

Les cartes défilaient donc, un peu comme les gre- nouilles, exsangues et décharnées, jusqu'à ce qu'un des quatre bêtas remît le jeu dans sa poche et me demandât : mais au fait mon garçon connais-tu l'histoire du hussard et de son cheval ? Question qui fit hennir de rire les trois autres éphèbes. Tu ne connais vraiment pas l'histoire du hussard et de son cheval ? Je réponds non, je ne connais pas l'histoire du hussard et de son cheval. Alors je vais te la dire, rétorque grand nigaud, mais à une condition : que tu la répètes à ton maître. Nous sommes quoi, aujourd'hui, mardi c'est bien ça, tu as donc récitation ce matin ? Oui, j'ai récitation, ce matin. Et qu'as-tu à réciter ? *« Les jonquilles dans le bois ».* Les

jonquilles dans le bois ? Mais moi aussi je l'ai apprise, cette récitation, et vous aussi les gars, pas vrai ? Et les gars d'opiner. Alors tu vas faire un truc, gamin, écoute-moi bien : quand ton maître te demandera de réciter *« Les jonquilles dans le bois »*, tu te lèveras et tu lui réciteras mon histoire, même si tu ne la dis pas exactement pareil, avec les mots que je vais te dire, non, ce n'est pas grave, tout ce que je te demande, c'est juste de lui raconter cette histoire à la place du poème des jonquilles dans le bois. D'accord ? Et si tu ne veux pas, ou si jamais on apprend que tu nous as menti et que tu ne l'as pas récitée, ou mal, ou qu'à moitié, nous on te retrouvera à la récréation et on te taillera les oreilles en pointe, compris ?

J'acquiesce ; je n'ai guère le choix.

Alors le grand benêt, entouré des trois balourds se tapant par avance sur les cuisses tellement ça va être drôle, commence son récit :

C'est l'histoire d'un homme qu'il est avec une femme. Ils se déshabillent à poil tous les deux et se couchent l'un sur l'autre comme ceux qui font de l'amour. Tu comprends ce que ça veut dire, faire de l'amour pour un homme et une femme ? Bon, je continue. À un moment, l'homme met son doigt dans la zézette de la bonne femme, enfin, on appelle ça une chatte, mais quand tu la réciteras à ton maître tu lui diras zézette, parce que c'est un mot de ton âge. Bref, il lui met son doigt dans la zézette, et quand il le retire il s'aperçoit qu'il a perdu sa bague. Alors la femme lui dit de la chercher. Alors il met un doigt, puis deux, puis trois, et il dit à la bonne femme : je la trouve pas. Il parle de sa bague, tu me suis ? Bon, on continue : il trouve pas sa bague, alors la bonne femme elle dit : t'as qu'à y mettre la main. Alors il y met la main et il dit à la bonne femme : je la trouve pas. Alors la bonne femme elle dit : t'as qu'à y mettre le bras. Alors il y met le bras et il dit à la bonne femme : je la trouve toujours pas. Alors la bonne femme elle dit : t'as qu'à mettre la tête et regarder à l'intérieur. Alors il y met la tête, il y regarde mais il ressort la tête et il dit : j'y vois toujours pas ma bague. Alors la bonne femme elle dit : t'as qu'à rentrer à l'intérieur et tu la cherches mieux. Alors l'homme il rentre sa tête, ses épaules, son torse, et il pénètre à l'intérieur du

ventre de la bonne femme, toujours par sa zézette, tu comprends ? Une fois qu'il est dedans, il cherche sa bague, mais la trouve toujours pas. Alors, il se met à marcher, à marcher, à marcher, toujours à l'intérieur du ventre de la bonne femme : y trouve toujours pas sa bague. Quand tout d'un coup, alors qu'il avait déjà fait pas mal de kilomètres, il tombe sur un hussard. Alors l'homme qui cherchait sa bague s'arrête de marcher et il demande au hussard : qu'est-ce que vous faites là, vous ? Et le hussard répond : je cherche mon cheval.

*

Quand il est entré en classe, ce matin, à peine avait-il déposé son cartable sur sa table que le maître, allez savoir pourquoi, l'a interrogé, lui, en premier, comme ça, à froid. L'enfant, surpris et encore commotionné par l'attitude et l'injonction des grands, a bafouillé un peu, prétexté un mal de ventre auquel le maître a répondu par un truc du genre « oh là, on me la fait pas à moi, alors comme ça on n'a pas appris sa récitation ? » auquel le gosse a répondu par un truc du genre « si, monsieur, j'ai appris ma récitation mais j'ai mal au ventre » et pour le prouver s'est mis à réciter d'une traite et sans trou de mémoire ni bafouillage excessif *« Les jonquilles dans le bois »* à la suite de quoi le maître lui a permis de se diriger vers les toilettes où il a passé une grande partie de la matinée et où nous nous trouvons actuellement lors de cette récréation qui ne devrait pas tarder à s'achever si nos pendules vont juste.

Mais il n'a plus peur, l'enfant. On a cru un moment qu'il était volontairement demeuré dans cet endroit insane pour échapper aux grands et à leur punition. Ce qui n'est pas exactement la vérité. On est parvenu, agenouillé à ses côtés, à parler avec lui et il nous l'a affirmé : non, il n'a plus peur de ces quatre benêts censés tailler ses deux oreilles en pointe. Au début, oui, il reconnaît qu'il est venu ici tout de même pour se planquer ; mais depuis ce matin, du temps s'est écoulé, il a réfléchi, il s'est dit que l'on n'avait jamais vu cela, un enfant réciter une telle histoire à son maître d'école, et quand bien même la lui aurait-il récitée que ce seraient eux, les grands, qui eussent été punis, et que de toute façon on n'a jamais vu personne avoir des oreilles en pointe, alors

il n'a plus peur, sincèrement, plus peur du tout, même s'il a encore un peu, un tout petit peu le cœur qui bat lorsqu'il entend des bruits de pas se rapprocher de sa porte. Mais que l'on se rassure : presque plus peur.

Ce qui le fait demeurer ici, accroupi presque à la verticale de ce trou malodorant, loin des hommes et du bruit : c'est le ventre des femmes. Il ne pensait pas qu'un ventre de femme pût contenir tant de choses, tant d'espace, de paysages, de kilomètres de marche et d'armées en déroute au point qu'un hussard parvienne à y perdre son cheval. Il trouve ça fascinant, ces plaines infinies. Car il y voit des plaines. Il avait déjà compris, seul et sans l'aide de personne, en voyant sa grand-mère zigouiller des grenouilles, et son père et Jacky apprivoiser les flammes, et la suie de l'hiver partir avec la neige dans le fond de la terre où ne sommeillent que d'un œil les troupeaux du passé, qu'on venait tous de très loin, de la côte d'Adam, du bateau de Noé, qu'on n'était jamais seul et que le moindre de nos gestes portait dans son mouvement une part d'éternité.

Mais là, confit dans ce coin d'aisances, il vient de réaliser que tout, absolument tout, même ce qu'il avait déjà compris, se trouve contenu dans un ventre de femme. Aucun mystère là-dedans, aucune illumination. Volcans et fissures pélagiques qui avaient fait craquer le monde d'est en ouest en déchirant les terres tandis qu'entre leurs failles s'écoulaient les grandes eaux qu'on nomma océans : tout n'était qu'accouchement et ventres en gésine. Et sans ventre de femme n'auraient existé ni Attila, ni Huns, ni guerriers d'Arioviste, Hannibal ou César. À l'origine du Tout, c'est un ventre de femme. Et il découvre ça juste à la verticale d'un trou qui pue la merde. Quand ça frappe à la porte : c'est Monsieur l'instituteur qui s'enquiert des coliques et qui annonce aussi qu'il faut rentrer en classe. Ça va mieux, monsieur. Tant mieux, répond le Maître, tu nous rejoins dans la salle.

Il attend encore cinq minutes, remet ses vêtements en ordre, ouvre la porte en bois, va chercher un broc d'eau (il faut bien faire semblant), le remplit et le vide dans le trou. Dans ce ventre

de femme qu'il ne sera jamais. Il vient aussi de comprendre cette chose fondamentale : qu'aucune vie en son sein jamais ne prendra racine. Son ventre ne se videra qu'afin d'aller nourrir des trous comme celui-ci. Il sait désormais qu'il mourra tel qu'il est, sans rien d'ombilical entre le monde et lui, qu'il n'enfantera que de vagues chimères, qu'il devra se construire des mondes intérieurs, s'en inventer souvent et les détruire parfois. Il eût préféré, au fond de lui, être à même de porter un fruit dans ses entrailles, qu'il fût ou non béni.

*

Il a compris, cet enfant que j'étais, dans des odeurs de chiottes et dans la peur des grands, avec cette évidence gracieuse dont doivent être aspergés tous les illuminés, la solitude des hommes et leur quête insensée. *Vanitas vanitatum* de la stérilité. Il ignorait encore, évidemment, qu'il prendrait des amants pour combler ce grand vide ; qu'il échouerait.

Que j'échouerais, bien sûr, ne ferais qu'échouer.

11

Marguerite-des-Oiseaux possédait des culottes semblables à des voiles. Des culottes de trois-mâts que l'on imaginait gréées sur son fessier et que le moindre pet gonflait comme un grand foc afin de la propulser de la cuisine aux latrines. Les culottes de grand-mère, simples esquifs, ne prenaient pas le large et ressemblaient plutôt à des taies d'oreiller munies de deux grands trous. Celles de maman étaient à peine un peu moins prudes et formaient presque un V du côté de l'entrecuisse. Quant aux slips de Lucien : inexistants. Elle les pendait ailleurs, Fernande, avec ses culottes à elle, dans un bûcher fermé à clef, hors de la vue des cuistres. Quand on a épousé un Monsieur d'importance qui possède pardessus, brillantine et joues flasques, on n'exhibe pas ces choses de basse extrace aux yeux du tout-venant.

Quand le vent d'est sommeillait et que la suie des locomotives colportée par la bise ou par un vent plus chaud s'en allait souiller du linge ailleurs, en d'autres territoires, dans des Ouest et des Sud que l'on imaginait de corail, ou des Nord que l'on subodorait de corons, je demeurais souvent seul, à l'ombre de ces draps, au-dessous de ces culottes, dans les odeurs de coton qui séchait ; assis sur le muret, les yeux clos, cœur ballant, tenant entre mes mains une pince à linge en bois que distraitement mes dix doigts caressaient, je m'enivrais du bonheur d'être en vie.

*

« Jean-Marie, rentre, tu vas manger tout froid ! »

Debout sur son palier, une assiette minuscule entre ses mains de bûcheronne, elle appelle son enfant, Marguerite-des-Oiseaux, et les poules d'accourir en sachant que l'assiette finira bien par choir.

Ce qui ce jour est faux. L'assiette ne choira pas.

Ce qui fut vrai pendant des jours, des mois, des ans, mais qui ce jour hélas est faux.

Puisque voilà maman, pâle et défaite, grenouille hystérique qui surgit, se saisit de l'assiette avant que son contenu ne se déverse au sol, la pose sur le rebord quelconque d'une quelconque fenêtre, puis prend Marguerite-des-Oiseaux entre ses bras, la serre contre son sein et longuement à gros bouillons sanglote.

Et ça dure et ça dure.

Marguerite-des-Oiseaux et maman ne sont plus désormais que deux grands sacs de larmes. Deux grands lacs de chagrin. Leurs visages ruissellent, leurs paupières se gonflent, elles débordent d'elles-mêmes, deviennent désormais océan d'eau salée, se sabordent mutuellement. Et l'enfant que je suis, les voyant ensemble se liquéfier, se dit, afin de conjurer les larmes qu'il sent monter en lui, qu'il devra peut-être, bientôt, à l'aide de cette pince à linge qu'il tient encore entre ses mains, les accrocher toutes deux, les suspendre comme deux tissus humides entre les draps, les taies, les culottes et les slips, afin que le vent les ballotte et en les ballottant parvienne à les sécher.

Mais c'est déjà fini, maman ne pleure plus. Épuisée d'avoir trop sangloté, elle s'effondre. Elle n'est plus qu'une grenouille inerte et grotesque que l'on pourrait comme ça, d'une simple pichenette, jeter au fond d'un seau. Marguerite-des-Oiseaux s'assied sur son perron, son corps est encore secoué de spasmes, de hoquets, de sanglots, on dirait une locomotive, bruits de bielles et de

mouchoir mêlés. Puis maman tourne la tête, me voit assis sur le muret, jouant avec une pince. Elle me sourit, règle son port de tête, redresse sa taille, s'approche, s'assied à mes côtés, me caresse la tête, m'embrasse les yeux, trouve le courage de retenir de nouvelles larmes. Elle me prend dans ses bras et me dit tendrement : Tu es grand maintenant. Et l'enfant immodeste, l'enfant mélancolique, misanthrope, orgueilleux, qui tout seul a compris Attila et les Huns, le ventre des femmes et les mystères du monde depuis sa première aube, l'enfant qui se sait grand et qui se pense encore vivre à l'écart du monde dans la seule compagnie du linge et de ses amies les pinces, hoche la tête pour acquiescer et répond simplement :

Oui maman je suis grand.

Alors maman se redresse, essuie ses larmes à elle, me prend mes mains à moi qu'elle pose dessus ses seins et sans perdre de temps et sans salir les mots me dit juste en un souffle Ton petit frère est mort.

Puis maman se lève, se précipite dans la maison, en ressort aussitôt tenant entre ses mains le drap du petit frère sur lequel elle avait, peu après sa naissance, brodé ses initiales avec du fil doré, à l'intérieur d'un cœur. Dans la chambre à lessive mitonne encore l'eau chaude savonneuse et suiffée dans laquelle en rageant elle plonge et tord le drap en poussant de tels cris que même les cheminots qui travaillent au dépôt en ont froid dans les os. Papa dans l'atelier se venge sur l'enclume et dans des hurlements massacre la ferraille qui craque et crie et geint quand de toutes ses forces il jette contre les murs, contre la forge, contre les vitres, le sol, le ciel et les enfers, ces nœuds de fer tordus chauffés à blanc qui naissent sous ses mains et qui ne disent rien d'autre que sa colère immense et ne clament rien d'autre que sa pauvre impuissance.

Maman réapparaît, pleine de sueur, de buée, de suif, de cendre, de larmes, le linge brodé de fils d'or recrachant sa vapeur. Elle le tord, il lâche son eau comme un chagrin.

Elle le suspend au fil entre un drap blanc et une culotte de femme couleur saumon. Elle pleure tant et tant qu'elle ne trouve pas ses pinces à linge. Je lui tends une des miennes.

Maman me dit : quand le drap de ton petit frère sera sec, on le dépendra, on le repassera, on le parfumera, on le posera sur le cercueil. On l'enterrera avec.

Alors je me déplace et je m'assieds sous le drap, juste à la verticale de mon petit frère qui sèche.

Et quand on le dépendra, ce drap aux initiales brodées, quand on l'arrachera de la corde à linge pour le jeter sur le bois clair ou foncé du cercueil qui partira en terre, il s'inscrira dans le ciel un rectangle de vide, une absence, un silence plus lourd que tous les draps du monde et plus vaste que ces ventres de femme où tous les chevaux du roi pourraient y boire ensemble.

Un rectangle de silence et de vide avec lequel je devrai désormais regarder le monde. Un écran de plus entre la vie et moi. Un trou aussi profond et puant que celui des latrines de l'école ; un ventre de femme rempli de vide, et de merde, et de mort.

Tout le reste n'a aucune importance et fut d'une banalité à faire pleurer les pierres : des pardessus en deuil, des adultes larmoyants, des mots creux à la pelle, des tentures et des cris, des rubans de crêpe noir, un caveau grand ouvert, des cercueils empilés, quelques pelletées de terre, des couronnes mortuaires.

Des statuettes d'angelots.

Rien d'extraordinaire hormis tous ces adultes aux cheveux brillantinés, aux joues humides et flasques qu'il fallait embrasser

lors des condoléances.

12

Ça fait bientôt six mois que mon père n'est plus qu'une ombre qui marche sur son ombre se salissant lui-même et salissant cette ombre que sa misère draine ; bientôt six mois qu'il titube la journée et qu'il s'endort le soir, à la table familiale, la tête sur la nappe entre un litre de vin et un verre renversé qui lui mouille les cheveux. Il s'endort en pleurant, empestant la vinasse et les larmes salées. Et hier soir, malheureux, malheureux père maudit et mari mécréant, malheureux qu'as-tu fait tandis que moi là-haut, couchant désormais seul dans la chambre à deux lits, j'avais l'oreille collée à la porte/au mur/au plancher/au papier peint/à la poussière/aux cris/aux silences et tremblais comme font les saules sous le vent, hier soir, malheureux homme happé par les démons du vin et ceux de l'affliction, malheureux qu'as-tu fait tu as frappé ta femme il a frappé ma mère et j'entendis un bruit de viande mat et un corps s'effondrer.

C'est grand-mère ce matin qui est venue me lever, moi dont le corps tremblait encore, corps palpitant et froid qu'elle caressa et qu'elle réchauffa de ses deux mains si tendres qui aux grenouilles pourtant toujours portaient la mort. C'est grand-mère, visage clos et yeux las mais sourire apaisant et doux gestes de mère, qui est

venue me vêtir, me nourrir, me rassurer bien sûr, et puis qui m'a ensuite assis sur les marches du perron en disant : attends-moi.

Mais je n'ai pas obéi, ne l'ai pas attendue, ne pouvais rien attendre et j'ai couru, impatient, dans la forge, à ma place habituelle, juste en face de l'enclume, juste en face de Jacky.

Papa entre dans l'atelier, tête basse, puis referme la porte, se dirige vers la forge, s'affale sur un billot. Il n'a pas vu son fils, son gamin de sept ans, ou huit ou neuf ou dix, assis sur des barres de ferraille, qui regarde Jacky en train de domestiquer un fer rouge sous sa masse. Papa reste un moment prostré, se relève avec peine, s'approche de Jacky dont il cherche le regard, le hèle du bout des doigts, veut lui dire quelque chose mais n'en a pas le temps : la porte s'ouvre à nouveau. C'est grand-mère et maman, des valises à la main. Maman dit simplement : Viens petit. Elle a un œil poché, noir, bleu, jaune, tuméfié. Elle sourit gentiment, tend sa main en direction de mon corps : Viens petit, on s'en va loin d'ici. Jacky regarde l'œil pitoyable de maman, puis regarde papa, puis laisse tomber sa masse tout au pied de l'enclume et à lents pas pesants il s'approche de lui en respirant si fort que l'on croirait entendre le soufflet de la forge. Et Jacky le taiseux, le secret, le docile et le doux, devient soudainement d'une beauté terrifiante : les maxillaires noués et les deux yeux de braise, les poings serrés au bout de ses longs bras veineux, le cou gonflé et prêt à exploser, il se transforme en une statue de bronze qui s'avance vers papa, qui s'arrête face à lui, visage contre visage, plante ses yeux dans les siens, l'empoigne rudement par un revers de chemise, lui hurle aux oreilles qu'on ne frappe pas une femme, puis ferme son poing droit, le brandit vers le ciel, bande ses muscles et crie une fois encore avec une telle puissance que se tendent comme un arc d'acier les veines de son cou, de ses yeux, de ses tempes, puis rabaisse son bras comme un qui va frapper et assène dans le vide son poing lourd et fermé en émettant un râle sauvage et guttural, frissonne de colère, recule d'un pas, toise avec mépris le visage de son compagnon de feu et plutôt que de le frapper arrache violemment son lourd tablier de forge et le lui jette au visage comme une gifle ou un crachat.

Sous la violence du choc papa recule, trébuche sur un fer rond

qui reposait au sol, glisse et tombe et se cogne la tête sur le billot de l’enclume, se relève sur un coude, tâte du bout des doigts son cuir chevelu, constate qu’il perd du sang et se lève en hurlant Milliards de dieux de milliards de dieux tu vas me le payer cher !

Maman pousse un cri déchirant, lâche ses valises qui en tombant libèrent des vêtements de gosse et se précipite en trébuchant au travers de l’atelier afin de me protéger. Mais c’est déjà trop tard : tout va trop vite et tout est trop violent. Grand-mère s’effondre, inerte, au-devant de la porte, maman reste pétrifiée les bras tendus en direction de moi qui regarde, émerveillé, fasciné, tremblant de tous mes membres, les deux hommes s’empoigner, rouler à corps perdus dans la suie, la poussière, la limaille et les scories qui recouvrent le sol. Pas un mot, pas un cri : deux masses de muscles et de fureur haletante qui cherchent à se déchirer, à s’éteindre, à se réduire en poudre. Et leurs corps roulent et vibrent et cognent et saignent, renversent tout sur leur passage, font trembler la forge, le fer, le feu et les enclumes, et deviennent eux-mêmes de lourdes masses aux coups sourds faisant jaillir de leur chair emmêlée des étincelles de braise de sang de rage tandis que maman est parvenue près de moi, qu’elle met le plat d’une de ses mains devant mes yeux pour que je ne voie pas ça, puis cherche à m’entraîner au loin mais moi je veux rester, surtout ne rien manquer, me nourrir du spectacle et le graver en moi car ils sont enfin là, tous ceux que je pressentais, ceux que j’imaginais depuis mes premiers rêves et mes premiers émois, tous ces géants Mairiak que le printemps, chaque année, remettait sous la terre avec la neige, la suie, les fumées des locos, le charbon des tenders ; ces fragments d’éternel qui m’ont porté, moi, fœtus, des étoiles à l’ovule, du néant jusqu’ici, traversant les saisons, les siècles et les empires, les tranchées, les charniers et les épidémies. Oui, ça y est, je trépigne et jubile car je les vois nettement, ces dieux qui m’ont aidé à naître, moi, cet accident cosmique qui fus comme les autres : poisson, tortue, grenouille, macaque, sapiens, Attila et César, Arioviste, Hannibal ou n’importe lequel de ces guerriers de feu. Ils sont là, enfin, poussières du passé, roulant à mes pieds, se frappant sous mes yeux, rassemblés dans l’étreinte admirable et sauvage de ces deux hommes qui, eux aussi, sans le savoir, ne

font qu'obéir aux fantômes du passé qui les ont mis au monde entre deux cuisses de viande, dans le sang, la douleur, le placenta, les cris, dans le creux d'une étoile qui s'éteignit en même temps que leurs corps, plein de bruit et de fureur, vagissaient à la vie en déchirant en deux le ventre de leurs mères.

Ils sont, ces deux hommes enlacés dans leur violence originelle, dans la continuité de ces grenouilles mortes qui sautent sans tête, ni mains, ni peau, hors d'un seau en fer-blanc ; ils sont la lave toujours vivace de ces ventres de femme qui libèrent des volcans et où des cavaliers, dans des toundras de chair, égarent leurs chevaux.

Je ne peux pas, je ne veux pas manquer ça ; j'enlève sans violence la main que maman m'a posée sur le devant des yeux. Elle n'insiste pas, me délaisse et bondit vers grand-mère qui, pâle, se relève, titube à nouveau et se met à vomir ; alors maman, épuisée, se tourne vers les mâles qui s'assènent des coups à faire pâlir l'enclume, et leur hurle de cesser, de cesser de se battre, mais les Titans sont sourds aux émois des mortels et la lutte s'amplifie dévastant l'atelier, chacun étant de l'autre le cheval en furie qu'il faut choper au mors et terrasser au sol.

Maman pleure, ses mains sur son visage, quand soudain les deux hommes au torse ensanglanté parviennent, en un mouvement violent de hanches et de poitrails, au-dessus de la forge où la braise rougeoie, et Jacky, en un geste d'une violence extrême, tord un bras à papa dont la main à présent se retrouve à la verticale du charbon rougeoyant, et, les yeux injectés de sang, le visage empli d'une force lumineuse et les muscles tendus luisants comme des éclairs au-dessus de ce feu qui se pare aussitôt d'une grâce absolutoire, papa se met à hurler Mais vas-y milliards de dieux, vas-y jusqu'au bout et fous-la-moi dans le feu cette main puisque c'est avec celle-là que j'ai frappé ma femme !

Alors Jacky, sans la moindre hésitation, appuie et tord

violemment le bras de papa et lui plante la main dans le feu, faisant naître de sa gorge un hurlement terrible comme en poussent les damnés, un hurlement de forge qui remplit l'atelier, rebondit à ses murs, se cogne à ses outils, et sort amplifié par la porte restée ouverte derrière laquelle grand-mère et maman, en hurlant elles aussi, se bouchent les oreilles et pleurent à pleines larmes, et claquent de tout leur corps comme du linge qui sèche sous un violent vent d'est.

À côté de la forge les deux hommes désormais épuisés se sont agenouillés. Ils ressemblent à deux tas de guenilles ensanglantées. Ils halètent, toussent et bavent, et papa tient sa main dont la peau se décolle ; main brûlée, boursouflée, desquamée, déjà suintante d'un pus jaune et visqueux ; il la tient ébahi avec son autre main comme on tient une hostie, et pour moi, soudain, tout brutalement se justifie : les crimes du passé, la violence des hommes, l'injustice du monde, Attila et ses hordes, les grenouilles dépecées alors qu'elles sont vivantes, les guerres et leurs charniers, les chairs des femmes qui se déchirent afin de mettre au monde des enfants que la vie d'un coup de dents broiera quand bon lui semblera, et ces carrés de vide, ces millions de milliards de grands carrés de vide qui sèchent depuis des siècles entre des pinces à linge dans les larmes des hommes et le silence des étoiles. Oui, tout enfin prend sens dans cette main brûlée tenue comme un ciboire, dans ces corps de Titans sur le sol affaissés, dans ces femmes qui dehors se vident de toutes les larmes qu'elles n'ont jamais versées.

Et Jacky maintenant qui lentement se lève, prend papa sous les bras et le remet debout ; et tous deux vers les femmes marchent en claudiquant, en riant bien sûr, en riant à chaudes larmes.

13

Les locomotives peu à peu disparaissent ; du moins celles à vapeur, à coke et à charbon, celles qui portaient la suie aux rebords des balcons. On peut pendre son linge sans crainte de mâchurer ses slips ou ses taies d'oreiller ; et le vent d'est, penaud, vaincu, nu sous sa propre armure, souffle sa froide haleine en catimini, la tête et la queue basses, honteux comme un dogue émasculé auquel, pour finir le boulot, on aurait limé, ou arraché les crocs.

L'hiver a été doux cette année, le flocon peu fécond. Il n'y a plus de saisons, dit maman ; tout fout le camp, dit papa. Grand-mère n'a plus envie d'éplucher des grenouilles et à quoi bon d'ailleurs, on en trouve de toutes faites dans des sachets plastique. Les dieux sont sans doute morts, personne ne lève la tête pour s'en persuader, on verra ça plus tard.

C'est l'été il fait beau, et papa et maman assis sur le perron regardent passer le temps, la vie et les nuages. Marguerite-des-Oiseaux vient tout juste à l'instant de sortir de chez elle une assiette à la main, purée-jambon bien sûr, et crie une fois encore, aux poules, au vent, aux murs et à la cantonade :

« Jean-Marie, rentre, tu vas manger tout froid ! »

Maman pose sa tête sur l'épaule de papa. Elle n'ose pas lui avouer mais elle a parfois envie, comme Marguerite-des-Oiseaux, de s'en aller partout une assiette à la main, dans les rues, dans les bois, les champs, les cimetières, et de crier, elle aussi :

« Norbert, rentre, tu vas manger tout froid ! »

Parce qu'on ne sait jamais, si des fois ça pouvait un jour le faire venir ; ou plutôt revenir.

On ne sait jamais.

Ça ne coûte rien d'essayer.

14

Une belle journée d’automne. Papa et Jacky sont assis dehors, sur les marches du perron, et tiennent entre leurs mains la mort de leur enclume, de leur métier et de la forge.

D’affreuses petites maisons que l’on nomme désormais *des pavillons* sortent de terre, d’un peu partout, de n’importe quel sous-sol. On appelle aussi ces nouveaux champignons des *maisons clés en main*, même si les clés, celles-là mêmes que contemplent papa et Jacky d’un air catastrophé, ne sont plus des clefs dignes de ce nom, c’est-à-dire des vraies comme celles que eux forgent encore, avec anneau, panneton, bouterolle, canon, forure et broche, de ces belles et ferventes œuvres d’art que l’on enfonce dans un vrai trou de serrure et que l’on tourne à deux mains, s’il le faut, en faisant crisser les pênes. Celles des pavillons qui gisent entre leurs mains sont toutes petites, plates, pâles, faites à la machine, à la presse, à la va-vite ou à l’emporte-pièce ; de ces objets modernes qu’il n’est plus nécessaire de forger, de ces choses sans nom, jetables et pitoyables, avec lesquelles Barbe-Bleue passerait pour un pingre aux yeux de ses sept femmes, et un nabot aux yeux de ses sept portes.

Avec de telles clés, les ferronniers d’art peuvent mettre la leur sous la porte : les enclumes vont mourir à petit feu et Vulcain, sans lutter, va bientôt rendre l’âme dans un bruit de quincaillerie.

Quant aux barrières, balcons, balustres ou autres grilles de soupiraux qui enlaidissent les façades ou les intérieurs en faux marbre de ces maisons en fausses pierres, ils ne sont plus réalisés en vrai fer forgé, mais en fer torsadé à froid, avec des barres toutes faites que l'on achète au mètre et que l'on ne prend même plus la peine de souder, mais tout juste d'assembler ; n'importe quel béotien est désormais capable de jouer aux apprentis sorciers tant dans la ferronnerie, la serrurerie, la plomberie, la menuiserie, que dans le salut de son âme. On peut enfin, miracle du progrès, acheter sa vie en kit.

Papa s'adapte à ce nouvel âge de faire, il devient un peu moins forgeron, beaucoup plus commerçant : il se met à poser des portes de garage et des volets roulants qu'il achète à des grossistes comme on achète des pommes blettes pour donner aux cochons ; il se met à fabriquer à la chaîne des barrières en faux fer forgé ; des kilomètres et des kilomètres de barrières puisqu'il faut bien protéger les pavillons et leurs signes extérieurs de richesse : thuyas et nains de jardin. Bientôt il n'aura même plus le cœur de faire semblant ; bientôt il aura honte de lui, de ce qu'il est devenu, ne travaillera plus de ses mains, se contentera de vendre des choses sur catalogue, n'importe quelles choses, sur n'importe quel catalogue.

Le capitalisme est né, a écrit en substance Karl Marx, quand on a enlevé à l'ouvrier son outil de travail. Peut-être Marx a-t-il écrit : quand on lui a *volé* son outil, et non *enlevé*. Il faudrait vérifier.

Quoi qu'il en soit, enlevée ou volée, c'en est fini de l'enclume ; c'en est fini de la forge.

Ce sont pourtant des années que l'on nommera Glorieuses : le roi nommé crédit distribue à la volée de pleines poignées de billets permettant d'acheter des meubles en aggloméré, des tables en Formica, de la vaisselle transparente en Pyrex, des oreilles de Mickey et des Général de Gaulle en forme de tire-bouchon. Et ça consomme plein pot, dehors comme dedans, du sous-sol jusqu'au grenier, sans oublier les réfrigérateurs qui dégueulent déjà leurs mets cellophanés sans saveur, sans odeur, sans effort à fournir pour les servir à table. Les banques font fonction de bibliothèques

et l'on signe au bas d'un carnet de chèques pas moins fier que Balzac signant une de ses œuvres.

Mais nous, éternels orphelins le cœur couvert de suie, nous ne profitons même pas de ce luxe nouveau. Papa a démâté et maman éplorée est en train de naufrager à l'intérieur d'elle-même.

Les petits riens aux petits riens s'additionnent, faisant mourir les mondes, périr les civilisations : on tourne en rond avec l'automobile comme tournent les moines sur le pavé des cloîtres, on pilonne les livres en massacrant les mots derrière le noir et blanc d'un écran de télé qui a cependant l'élégance de se nommer encore Radiotélévision, histoire de faire croire que la parole est reine, lors qu'elle est déjà condamnée, mise en joue par ces réclames naïves, aux tons pastel, qui deviendront de la pub et régiront le monde. La complainte du progrès, on connaît la chanson ; on n'en écrira pas tous les couplets. Le confort de la laideur a pris la place de l'inconfort du beau. On sacre l'inutile, on glorifie le gadget, qu'importe que Dieu soit mort ou juste à l'agonie : on a des pinces à sucre, des bigoudis chauffants.

On ne construit plus d'arc, tous les Indiens sont morts ; et morts l'accordéon et la valse musette, les complaintes à deux sous, les trilles des oiseaux, les pas des cheminots, les scansions de la forge et les sons du dépôt : morts, morts, morts. Armées de morts que ne viennent éveiller aucun chevalier teuton, aucune walkyrie. Tout fout le camp : la preuve : Monsieur Lucien ne met plus de l'Aqua Velva sur ses joues flasques mais un « après-rasage » voire un « parfum pour homme », et sur la corde à linge de grands carrés de vide s'ajoutent aux carrés vides et remplissent les cieux de grandes traînées de néant ; les pinces à linge en bois ont des airs de plastique, les luges sont rouillées ; Jacky s'en est allé car plus rien à forger et l'enfant a appris que l'on pouvait survivre avec une moitié de cœur.

Ma seule consolation vient du fait que j'ai grandi et qu'on ne me contraint plus, désormais, à embrasser Monsieur Lucien sur ses joues flasques. On m'a autorisé, chaque matin, à lui serrer la main. Lui serrer virilement, de poigne à poigne, comme on le fait

entre hommes. Cela devrait me réjouir et me greffer au cœur une ardeur nouvelle, m'ouvrir lumineusement les portes d'un avenir un peu moins terne et mou. Hélas, rien ici-bas jamais ne se passe comme on l'aurait souhaité, l'histoire ne sait que piétiner, et je passe sans grande surprise du statut d'enfant taciturne à celui d'adolescent morose : Monsieur Lucien a les mains flasques.

15

Quand mon petit frère est mort, maman a joué sans protester le rôle que l'on attendait d'elle : mère éplorée. La société a des règles qu'il ne faut pas transgresser, surtout pas dans ce jeu codifié à l'extrême qu'est celui de la mort. Raison pour laquelle maman n'est pas devenue, par exemple, hystérique ou suicidée. Juste une douleur digne, calibrée. Elle acheta une sobre tenue de deuil qu'elle enfila par-dessus un désespoir pondéré, puis elle eut des larmes seyantes que les autres, parents ou amis, parvinrent à endiguer par la grâce de quelques paroles sentencieuses d'une affligeante banalité et d'une bêtise désespérante ; mais que celui qui n'a jamais dit de sottises et de mots creux lors d'un deuil leur jette la première pierre.

Les rois de la fête furent bien entendu les curés et les prêtres : la mort est leur fonds de commerce et ce n'est pas tous les jours que l'on peut décemment parler d'éternité aux oreilles de quelqu'un qui n'a plus pour exister qu'un néant sous ses pieds. Maman écouta, avec autant de bienveillance que d'équité, tous ces professionnels des funérailles, tous ces disciples de la consolation, tous ces connaisseurs de l'au-delà ou de ses antichambres, puis elle adhéra avec une égale amabilité aux propos édifiants et vertueux des amis-cousins-voisins, chaque humain, en cas de drame, se transformant instantanément en un spécialiste patenté de la douleur d'autrui. Elle acheta les cierges que nécessitait le repos de l'âme de son enfant, choisit quelques

bricoles pour honorer la pierre tombale, tel cet angelot de faux marbre aux ailes rédemptrices, supporta sans broncher le poids de centaines de mains et de fronts sur ses épaules frêles, pleura seule ou en public, masqua son visage, le temps des funérailles, sous une voilette noire que maintenait un chapeau ridicule à bord plat, lança une rose pourpre sur le bois du cercueil miniature tandis que papa, sur ce même objet hexagonal, ridicule et pitoyable, posa un petit cendrier rouge garance, métallique, en forme de château fort, sur lequel était écrit en lettres vertes, d'imitation gothique : *Vendôme*. Ce cendrier, bricole inconséquente offerte à papa par un représentant en volets métalliques de marque *Vendôme,* avait provoqué l'admiration et l'envie de mon petit frère sitôt qu'il l'avait vu. Un jour, lors d'un repas de midi, à la surprise générale, papa, qui ne faisait jamais de cadeau, le lui avait offert, maladroitement emballé dans un grossier papier journal, mais avec un tel désir de vouloir plaire que cet acte, je m'en souviens avec une précision bouleversante, m'avait précipité dans ma chambre, ému aux larmes, tant la tendresse de papa, inexprimable avec des mots, s'était trouvée condensée, amassée, dans ce piètre et lumineux cadeau. Ce petit cendrier rouge, c'était la seule façon qu'il avait trouvée pour lui dire qu'il l'aimait ; et combien il l'aimait.

On l'enterra avec.

Et puis la vie reprit son cours. Ce n'est qu'une expression bien sûr : la vie ne pouvait pas *reprendre son cours* puisque son cours ne s'était jamais *arrêté* ; la vie ne s'arrête que pour celui qui meurt.

*

Lors des séances de catéchisme qui nous étaient dispensées dans une petite salle nauséabonde jouxtant la sacristie, on nous projetait, je l'ai déjà écrit, des diapositives sur un drap fripé, d'un blanc douteux ; on y voyait entre autres la mer Rouge s'ouvrir en deux (majestueux), Jésus chassant les marchands du temple (fabuleux), puis Jésus multipliant les poissons (besogneux) et

enfin Jésus réveillant les morts, ce qui n'était que vantardise et publicité mensongère puisqu'il n'en ressuscitait, au bout du compte, qu'un seul, nommé Lazare, individu maigrichon que la diapositive, indifférente à notre sensibilité d'enfants, nous montrait décharné, sortant d'un trou terreux rectangulaire, assis à angle droit, emmailloté de bandelettes éparses, hébété, exsangue et scrofuleux, le corps se délitant en lambeaux verdâtres à la façon des grands brûlés ou des grenouilles dépecées par grand-mère.

À la fin des leçons de catéchisme et de ses quelques diapositives édifiantes qui remplaçaient à n'en pas douter le grand livre de pierre des cathédrales que plus personne n'était à même d'interpréter, si nous avions été bien sages on nous projetait quelques diapositives païennes, le plus souvent des aventures de Tintin qu'adulait notre prêtre catéchumène dont on apprit par la suite qu'il était pédophile. Notre prêtre, pas Tintin.

Moi, malheureusement, malgré la prétendue innocence propre à mon âge dont on m'oignait à tort, je n'y croyais plus à tout ça. Pas plus à Lazare qu'à Tintin. Encore moins à Jésus. Dans le funérarium, j'avais touché du bout de mes doigts et du bout de mes lèvres le petit corps froid de mon frère défunt. Un corps si dérisoire que l'on se demandait comment la mort, qui a tant et tant à faire aux quatre coins du monde, avait bien pu avoir connaissance d'une chose si ridicule par sa taille et de si peu d'importance par ses actes accomplis.

Je l'avais embrassé sur le front, sur le nez, sur les joues et sur les lèvres, j'avais senti sur ma bouche le froid définitif de sa peau qui n'était plus sa peau, peau d'enfant tendre et tiède ; je n'avais plus reconnu ses lèvres avides qui tétaient aux deux seins de maman ; j'avais senti sécher au-dessus de ma tête un grand rectangle de vide. Les curés pouvaient bien affirmer ce qu'ils voulaient, je savais désormais qu'une fois que l'on est mort, on est semblable aux pierres, aux rochers, aux massettes, aux barres de

fer, aux enclumes, au marbre et aux clés plates.

Je savais qu’il était impossible qu’aucun Lazare, aucun Jésus et encore moins un être ressemblant à mon petit frère ne pût accomplir, une fois encavé, l’exploit insensé de se lever et de se remettre à marcher. Tout n’était que mensonge et foutaises. Alors j’ai dit soit : qu’il en soit ainsi. Je n’ai pas cherché à marchander ou à me rebeller, j’ai accepté le marché : j’ai considéré ma vie comme une mission nécessaire à remplir puisqu’elle m’avait été donnée. J’ai mis mes masques, enfilé mes armures.

16

Papa voulait débarrasser toutes les affaires de mon petit frère : soit les donner aux pauvres, soit les mettre à la décharge, ou mieux : les brûler. Maman, qui d'ordinaire se pliait à ses exigences autant par habitude que par lassitude, se contenta de laisser tomber un *non* sans appel. Elle avait été digne dans son deuil, elle le fut dans cette exigence.

La maison ne possédait que deux chambres, celle des parents et celle des enfants. La nôtre, toute petite, avait été équipée de lits superposés que l'on nommait gigognes. Je dormais à l'étage (privilège de l'âge) et mon petit frère en dessous. Ma sœur, beaucoup plus âgée que nous deux, dormait à cette époque au fond de la chambre, sur un matelas à une place que protégeait du regard un morceau de tulle blanc qui tombait du plafond comme un voile de mariée. Je n'en ai, à dire vrai, hormis une vieille photographie craquelée de noir et blanc, guère de souvenir. Ma sœur quitta la maison peu après la mort de notre frère, le jour où papa avait frappé maman. Elle revit maman, parfois, et toujours en cachette ; mais plus jamais papa.

Nous dormions donc, mon frère et moi, dans ces lits dits gigognes qui mangeaient la moitié de la pièce, l'autre moitié étant occupée par un petit poêle à bois, marron, en faïence je crois, ainsi que par le matelas de ma sœur posé sur un sommier.

Tout au fond, un vieux meuble bas et long, en bois verni, que nos parents nommaient cosy, sur lequel était entassé, plutôt que rangé, notre petit commerce d'enfants.

Dans des placards creusés à même les murs, sur de grossières étagères de bois brut étaient empilés nos slips, chaussettes, pulls et compagnie. À droite, les rayons des garçons, à gauche, ceux de notre sœur, pleins de mystère et de frivolités. Enfin, n'omettons pas cette étagère à livres que papa m'avait récemment construite puisque je m'étais découvert, sitôt après avoir compris le mécanisme des lettres et de leur assemblage, la passion de la lecture.

Après l'enterrement de mon petit frère nous avons donc, selon la volonté de maman, laissé la chambre en l'état. Je continuais de dormir à ma place habituelle avec, à mon exacte verticale, un lit vide toujours propre et toujours fait. À chaque fois que maman changeait mes draps, elle changeait également ceux du matelas du bas et elle posait sur l'oreiller, sans cérémonial excessif, les quelques indispensables peluches ou chiffons que mon petit frère nommait doudou ou nin-nin et sans lesquels il ne parvenait pas à s'endormir. Maman me faisait un bisou pour me souhaiter une bonne nuit, puis elle se penchait sur le lit du bas et elle embrassait l'oreiller de mon petit frère en murmurant quelques mots que je n'ai jamais compris mais que je subodore être quelque chose comme des paroles d'amour serties, ou fleuries, de serments de proches retrouvailles.

Et mine de rien on s'y habitue, à vivre avec un mort-vivant. C'est même parfois plaisant. Sans doute maman n'avait-elle pas tort. Elle continuait à dresser la table pour nous cinq, au début, puis, lorsque ma sœur quitta la maison, juste pour nous quatre (papa, maman, mon frère et moi), et à servir des assiettées de purée-jambon à mon petit frère, sans ostentation, ni parole déplacée. Juste parfois, murmuré plus pour elle-même que pour nous autres, un fluet *t'as tout fini, je peux débarrasser ?* et l'assiette de mon frère, encore fumante et pleine, lui était retirée. Idem pour l'école où elle me conduisait avec, en plus du mien, son cartable à lui qu'elle tenait à l'épaule et dans lequel elle avait

rangé les livres achetés pour la rentrée scolaire. À chaque rentrée scolaire elle lui achetait des livres neufs. Elle aurait pu utiliser mes vieux livres de classe qu'elle avait de tout temps conservés à cet effet, mais non, elle préférait désormais lui acheter des livres neufs. Idem pour ses habits. Elle les achetait neufs, les rangeait dans les placards (étagère de droite), les ressortait, les lavait, les repassait, les pliait et puis les re-rangeait. Elle en préparait parfois, le soir, qu'elle posait à cheval sur le dossier d'une chaise ; ou alors elle les sortait tous ensemble du placard, notamment au printemps, les tenait face à elle entre pouces et index, les maintenait à hauteur de sa poitrine et marmonnait en les jaugeant *ah, non, c'est trop juste, il a grandi, ça ne lui ira plus*, et elle les mettait directement à la poubelle. Pas dans celle de la cuisine mais dans la grande poubelle marron, dehors. Quand cela m'était possible, je les récupérais en cachette et je les donnais à grand-mère qui les refilait aux pauvres d'une autre paroisse, et chacun s'arrangeait avec ce mort qui continuait à vivoter, sans trop faire de barouf, entre un cartable, un short, des assiettes de purée, des livres de grammaire et un bisou du soir.

Mon petit frère grandissait au rythme normal d'un enfant normal. Passant du short au pantalon. Des ampoules vitaminées, parfois, utiles à sa croissance, que maman lui servait dans un verre avec un peu d'eau et qu'elle buvait elle-même. Certes, j'aurais pu à ce moment-là commencer à penser que maman devenait folle. Mais pour un enfant, une mère n'est qu'amour. Elle se contentait simplement, par-delà les limbes, de dire à mon petit frère qu'elle l'aimait, et, après tout, elle y parvenait aussi bien que tous ces professionnels des funérailles, ces connaisseurs de l'au-delà, ces patentés de la vie future : eau bénite ou ampoule vitaminée, bien malin qui, dans l'absolu de la rédemption, aurait su faire la différence.

*

Un jour, en un matin de décembre, Marguerite-des-Oiseaux rendit l'âme, gentiment ; hormis la sincère et légitime douleur qu'elle en ressentit, maman fut soulagée : elle trouvait ridicule d'être deux dans la même maison à appeler et à attendre, debout

sur un palier, une assiette de purée-jambon à main droite, un enfant qui jamais ne venait.

*

Il arrivait parfois que maman s’approche de moi, un livre d’école à la main, et qu’elle me demande quelques explications sur tel ou tel exercice. Je m’y résignais. Alors elle me remerciait et elle allait s’asseoir sur une chaise à l’écart, une chaise posée à côté d’une autre chaise vide sur laquelle aimait à s’asseoir mon petit frère, et elle marmonnait les leçons que je venais de lui expliquer tout en tenant le livre ouvert en direction de la chaise vide.

Parfois, elle lui lisait des poèmes à voix haute et elle s’en écrivait pour la fête des mères, poèmes qu’elle mettait dans une enveloppe et qu’elle s’offrait à elle-même comme s’ils lui avaient été écrits par mon petit frère. Elle aimait bien les fêtes, les cadeaux, les coutumes désuètes, pastourelles et louanges. Elle aimait bien que ses enfants lui récitent des compliments, et comme ma sœur n’était plus là, je faisais un effort et me fendais, à chaque événement qu’elle décrétait festif, d’un petit texte qu’elle lisait aussitôt à mon frère en lui disant : *non mais t’as vu comme il écrit bien, ton grand frère, il va devenir au moins Victor Hugo*.

Victor Hugo était né chez nous, en notre ville. Comme poète, elle ne connaissait que lui. Pas ses vers : juste son nom et l’emplacement de sa maison natale que la municipalité, après concertation, réflexion et délibérations, avait fini, en un éclair de génie, par subtilement nommer : Place Victor-Hugo.

*

Un jour, cela faisait me semble-t-il cinq années que mon petit frère était mort, papa exigea d’elle qu’elle aille consulter un psychiatre. Maman répondit qu’elle n’était pas folle. Alors papa lui demanda de cesser de mettre une assiette pour un mort, de cesser d’acheter des livres d’école et des habits neufs à un mort et de cesser d’aller embrasser un oreiller le soir pour souhaiter

bonne nuit à un mort. Maman lui répondit très calmement qu'elle ne voyait pas en quoi le fait de mettre une assiette supplémentaire était un drame puisque c'était elle qui faisait la cuisine et la vaisselle, qu'elle ne voyait pas, bien au contraire, où était le mal d'aller embrasser chaque soir l'idée de son enfant mort puisque cela était l'équivalent d'une prière, et quant aux livres de classe et aux habits neufs, si c'était une question d'argent elle était capable d'aller travailler, de faire des ménages afin de payer de sa poche ces quelques menues dépenses supplémentaires. Papa lui répondit qu'il ne lui demandait pas de se justifier mais qu'il exigeait d'elle qu'elle aille consulter un psychiatre sinon ce serait lui qui la conduirait de force, dût-il la tirer par les cheveux. Elle répondit : Tu peux me frapper à nouveau, tu sais, je suis désormais insensible. Alors papa se mit à pleurer et maman dit : Bon, d'accord, inutile de pleurer ou de s'énerver, allons-y.

Le psychiatre lui dit qu'il la comprenait, qu'il ne la blâmait pas, qu'il savait combien cette épreuve était épouvantable. Je n'assistais pas aux séances mais j'imagine aisément maman, docile et apaisée, souriante, pas même moqueuse et encore moins cynique, assise bien sagement à écouter le médecin comme un enfant bien élevé écoute un adulte lui expliquant quelque chose de très très important ; et j'imagine maman, malgré ses gros efforts d'attention, décrochant soudain de cette réalité, regardant par la fenêtre du psychiatre, lui montrant une passante du bout d'un doigt et s'écriant : « Oh, la jolie petite robe qu'a cette dame, vous avez vu docteur, comme elle est belle sa petite robe ? » et le docteur de froisser ses paupières comme font dans les films les mauvais comédiens qui miment la lassitude.

Car elle était ainsi, maman, même avant la mort de mon petit frère. C'était assez fréquent qu'elle fuie la réalité et qu'elle se mette à vivre de l'autre côté de l'écran.

Les séances durèrent jusqu'à ce que le psychiatre dise à papa qu'il l'estimait guérie puisque, à cette époque, c'était à la partie mâle du couple que l'on s'adressait lorsqu'il fallait parler de la partie femelle. Donc le psychiatre dit à papa que maman était

guérie. Alors papa dit à maman qu'elle était guérie. Alors maman alla trouver un soir mon petit frère pour lui dire bonne nuit et, juste avant de le quitter, elle lui apprit qu'elle était guérie.

17

Peu de temps après, papa décréta que j'étais désormais beaucoup trop grand pour coucher au sommet d'un lit superposé ; il m'en acheta un autre, d'adolescent, avec chevet de bois pour y ranger mes livres. Maman lui demanda de ne pas jeter les lits gigognes mais de les monter au grenier. Ne voulant pas la traumatiser ou susciter d'histoires supplémentaires, il acquiesça. Et c'est ainsi que maman recréa, au grenier, la chambre de mon petit frère en me disant un jour, le plus naturellement du monde, *c'est vrai que vous commenciez à être grands, tous les deux, c'est mieux pour vous d'avoir désormais chacun votre propre chambre.*

Lorsqu'elle dressait le couvert, elle ne posait plus sur la table l'assiette de mon petit frère : elle la lui montait directement là-haut, au grenier, à l'issue des repas, en cachette de papa qui bien sûr n'était pas dupe mais qui, au fil des années, de guerre lasse, avait fini par abdiquer. D'autant qu'elle se faisait la plus discrète, la plus sociable possible, ne disant plus jamais, face à autrui, un seul mot déplacé sur mon petit frère mort, rien d'autre que ces phrases banales, rassurantes et bébêtes qu'en attendaient les gens :

eh oui, ma pauvre, la vie continue, que voulez-vous, c'est comme ça, il faut bien faire avec…

et autres stupidités de cet acabit dont les gens se délectaient puisqu'elles traduisaient enfin *un retour aux normes.*

Le grenier finit par devenir un véritable appartement, une annexe, voire une résidence secondaire dans laquelle elle allait de plus en plus fréquemment s'asseoir, parler, rire et manger avec mon petit frère mort qui, mine de rien, commençait doucement à devenir un bel adolescent. Papa ne disait plus rien. Il vieillissait, d'une part, et les manœuvres de maman lui autorisaient une liberté qu'il avait toujours eue, certes, mais qu'il n'avait plus même besoin de justifier. Il lui arrivait de ne pas rentrer chez nous la nuit, auquel cas maman dormait au grenier, dans le lit gigogne, au-dessus de mon petit frère, à la place que j'occupais lorsque j'étais petit. Et là, c'en fut fini de mon enfance et de sa compassion.

*

Quand j'ai obtenu mon baccalauréat, j'ai quitté la maison, j'ai changé de ville, je suis allé en faculté. Faculté des sciences. Je voulais être chercheur. Enfin, non : j'avais déjà envie d'être peintre. J'étais allé m'inscrire à l'école des Beaux-Arts, les dossiers étaient quasiment remplis mais au dernier moment, j'avais renoncé. J'avais compris que si je m'enfermais de façon si rapide et si hystérique à l'intérieur d'une toile et de ses conventions, j'allais plonger définitivement dans un gouffre sans fond dont même les couleurs ne me tireraient pas. Parce que j'en sortais tout juste, de l'enfer ; je venais d'y passer un an. Une année pour tenter de soigner toutes mes névroses accumulées. Je peindrai peut-être un jour l'état de ma folie et de ceux avec qui l'on m'avait enfermé.

J'avais donc décrété, pour couper court à tout, que je voulais être chercheur. Chercheur en sciences. Un jour, à table, lors d'un quelconque week-end où j'étais rentré à la maison, papa, dont je savais que la vie s'effilochait dans un magma touffu, s'était tout de même, par affection, enquis de mes études et de leur devenir : pourquoi je voulais être chercheur, et surtout : ce que j'espérais trouver, en tant que chercheur ; j'avais fait un clin d'œil à maman

et j'avais répondu : mon petit frère. Alors pour la première fois depuis des années, elle avait éclaté de rire.

À la faculté des sciences, je ne découvris pas mon petit frère mais deux autres choses bien distinctes : que je n'aimais ni les sciences (évidence), ni les femmes (révélation). Je quittai la fac en cours d'année et je pus, en pleurnichant un peu auprès du recteur et de l'administration, m'inscrire en fac de lettres. Je fis part à maman de ce changement de cap et je m'apprêtais, non sans une certaine appréhension, à lui annoncer la seconde nouvelle, relative à ma sexualité, lorsqu'elle me demanda avec un sourire rayonnant *au fait, est-ce que tu as une petite amie ?* Pris au dépourvu, je lui répondis oui : elle s'appelle Corinne. *C'est tout de même pas la Corinne Grosjean, la fille de celui qui vend des vélos au bas de la rue de Belfort ?* J'ai dit non, maman, rassure-toi, ce n'est pas la Corinne Grosjean, la fille de celui qui vend des vélos au bas de la rue de Belfort. Il s'agit d'une fille qui vient de Bretagne, de Brest exactement, elle a des taches de rousseur, un petit nez en trompette, une jolie coiffe bretonne en dentelle et un tablier de cretonne.

Maman a dit : *Elle doit être jolie*. J'ai répondu : Pas autant que toi, maman, mais elle est jolie quand même.

Quelques années plus tard, alors que je me promenais à son bras, au bord du Doubs, le long du parc Micaud, elle s'est assise sur un banc, elle s'est mise à regarder fixement devant elle et elle m'a dit *je peux te demander une chose sans que tu t'énerves comme ton père ?* J'ai répondu oui bien sûr. Alors elle m'a demandé si je pouvais rentrer à la maison et monter au grenier afin d'aider mon petit frère car c'était cette année qu'il passait son baccalauréat et il avait des problèmes avec les mathématiques. J'ai dit oui, bien sûr, je suis rentré avec elle à la maison et je suis monté au grenier où, seul, assis sur un des deux lits gigognes, j'ai feuilleté des livres de classe, tout neufs, de terminale, qui sentaient bon l'encre d'imprimerie.

Quelques mois plus tard, maman me téléphona pour

m'annoncer que mon petit frère venait d'obtenir son baccalauréat avec la mention très bien. Elle m'invita à célébrer cet événement. Nous bûmes le champagne à la cuisine, rien que les deux. Enfin, les trois, puisqu'elle avait mis une coupe pour mon petit frère Norbert. C'était du mousseux, mais on a fait comme si. Nous avons trinqué au baccalauréat ainsi qu'à la santé de Corinne la Bretonne, de sa coiffe en dentelle et de son tablier de cretonne. Maman voulut me reverser à boire mais j'ai décliné son offre car le mousseux me tourne la tête, notamment celui qu'ils possédaient à la maison, de piètre prix et de médiocre qualité.

Qu'à cela ne tienne : elle s'est servie, resservie, a bu ses verres et ceux de Norbert, et s'est sifflé la bouteille toute seule. Elle commençait à bégayer. Nous sommes montés au grenier, elle s'est allongée dans le lit de mon petit frère, elle souriait bêtement, elle m'a dit que le plafond tournait, je suis redescendu à la cuisine chercher une bassine en plastique que j'ai montée là-haut, en cas de vomissement. Elle était toujours allongée et elle chantait *On m'appelle Robin des Bois, je m'en vais par les monts et les bois, et je chante ma joie par-dessus les toits*, une chanson initialement interprétée par George Guétary, un chanteur d'opérette à la voix de velours. Une chanson que papa adorait. Je suis monté tant bien que mal dans le lit du haut, en espérant ne rien briser des lits gigognes ou de la petite échelle, mais ça allait, c'était du costaud le mobilier de l'époque. Je me suis allongé sur mon matelas d'enfant, mes chaussures dépassaient un peu du bois de lit, maman continuait de fredonner la suite de la chanson *Je vous aime Marie-Suzon, le printemps nous prête le gazon, quand on aime il n'est besoin de maison*. Elle chantait comme si elle nous berçait, lui et moi.

Je me suis endormi.

Elle s'est endormie.

Nous nous sommes endormis tous les trois.

18

Papa ne venait plus guère à la maison, il menait sa vie, rentrait parfois pour assumer son métier d'homme : réparer quelques fuites, changer quelques tuiles, régler quelques factures. Il n'était plus forgeron. Il n'était plus grand-chose, à dire vrai. Aux yeux des autres, il était officiellement devenu représentant de commerce, ce qui justifiait ses longues et fréquentes absences ; mais peu importe ce qu'il était réellement devenu car l'essentiel pour lui, par rapport aux gens du quartier, était de sauver les apparences ; de demeurer quelqu'un de *respectable*. Il y parvenait. Elle l'aidait avec, toujours, cet amour qu'elle lui porta jusqu'à la fin de ses jours. Il leur arrivait même, les rares fois où ils étaient invités ensemble quelque part, de non seulement s'y rendre mais de s'y tenir normalement, de manger, rire et boire, de trinquer à leur santé respective, à celle des présents et à celle des absents, de se tenir par la main et de chanter sous les applaudissements des autres convives. Car avant la mort de mon petit frère, ils étaient assez célèbres, dans le quartier, en tant que duettistes amateurs. Ils interprétaient des duos extraits de diverses opérettes : *Prendre le thé à deux,* ou *Poussez, poussez l'escarpolette* ou *La belle auberge du Cheval Blanc*. D'aucuns prétendaient, dans le quartier, qu'ils auraient pu faire carrière, devenir professionnels, et avoir du succès, s'ils étaient montés à la capitale. D'autres l'affirmaient. Je pense que ces derniers n'avaient pas tout à fait tort.

Je me souviens aussi que, du vivant de mon petit frère, ils nous

offraient quasiment chaque soir un de leurs fameux duos. Ma sœur venait s'asseoir sur le matelas du lit du bas, serrant la tête de mon petit frère contre son sein, et les parents chantaient debout au milieu de la chambre, main dans la main, leurs visages et leurs voix allant du lit du haut au lit du bas, et du lit du bas au lit du haut, créant ainsi une espèce de naturelle et spontanée stéréophonie. Mon petit frère aimait surtout un air qui s'intitulait *Va, petit âne,* dont les onomatopées du refrain imitaient les bruits des sabots sur le pavé, et que papa parvenait fidèlement à reproduire en claquant sa langue sur le haut de son palais.

*

Maman me demandait de plus en plus souvent des nouvelles de Corinne qu'elle brûlait de rencontrer. Mon petit frère était désormais en faculté, mais pas dans la ville où j'étais : dans une autre. Elle l'avait inscrit en Sciences. Alors, ne voulant pas qu'elle porte trop de morts sur ses épaules, refusant qu'elle ne vive qu'entourée de spectres, je lui ai un jour, dans le grenier, avoué la vérité : que Corinne n'existait pas, que je n'aimais pas les femmes, que je préférais les hommes, que je n'y pouvais rien et qu'il en était ainsi.

Elle cessa brusquement de respirer, laissa tomber ses mains de long de son corps, marionnette avachie. Sa mâchoire se mit à pendre comme celle de certains personnages de dessins animés, quand leur menton touche terre ; mais il n'y avait en elle aucun dessein comique.

Elle ressemblait, dans sa pâleur extrême, à une statuette que l'on m'avait ramenée d'un pèlerinage, une vierge translucide d'un blanc ivoire, en plastique, que l'on plaçait contre une ampoule, quelques minutes, et qui alors, dans la nuit, piété phosphorescente ou éréthisme fluorescent, redonnait sa lumière sous une forme verdâtre, ou violacée, selon que le modèle venait de Lourdes, Lisieux ou Domrémy.

Maman était semblable à ces fausses amulettes pour bigotes

transies : pâleur d'opale, lisseté d'ébonite, rigidité marmoréenne. Puis elle se mit à fondre, à s'amollir, comme si le marbre soudain se liquéfiait, se cotonnait, devenait borniol ou suaire. Je crus à cet instant qu'elle allait s'effondrer, se replier sur elle-même dans une sorte de vrac à la façon d'un drap qu'on aurait laissé choir dans le fond d'une panière. Pas du tout. Elle releva les yeux, me sourit et me dit : *il paraît que Jean Marais et Jean Cocteau eux aussi.* J'ai dit : oui maman, eux aussi. Elle hésita : *Luis Mariano aussi ?* Oui maman, je crois bien que lui aussi.

Elle hocha la tête de façon névrotique, tel un jouet mécanique ou une poule qui picore. J'avais envie de pleurer. Puis elle me regarda, me sourit à nouveau, se racla la gorge et me demanda si c'était de sa faute à elle si j'étais devenu… devenu… elle n'osait ni le mot ni ses équivalences, cherchait des synonymes, n'en trouvait pas de convenables. Elle en connaissait pourtant ; je l'avais déjà entendue, avec papa, parler de *ces gens-là,* en chuchotant, en se signant, la honte au front et le chapelet aux lèvres, à voix bien plus basse que basse pour ne pas réveiller les démons sodomites sommeillant dans les mots : *paraîtrait que le fils de la Berthe serait devenu une tapette.*

Il m'était également arrivé d'avoir saisi au vol des vocables tels : *pédale, tante,* ou *tantouze,* dont le contexte me signifiait le sens. J'avais même entendu papa, un jour, au sujet d'un prêtre qui venait tout nouvellement d'être nommé à la paroisse, l'affecter d'un euphémisme dont la consonance m'avait fait rire aux éclats : *il est de la jaquette.*

Maman n'allait tout de même pas me demander, dans ce grenier sanctifié par la présence de mon petit frère absent, comment j'avais fait pour devenir tante ou tapette ou tantouze ou pédale ou jaquette. Il fallait vite, à cette statuette de chair qui m'avait mis au monde, remettre du sang frais, redonner de la couleur ; et l'oindre de paroles.

Je suis descendu à la cuisine, j'ai sorti du placard une bouteille de cet affreux mousseux dont papa, jadis, avait fait des réserves

de façon à ce que, spontanément, on puisse faire *péter le champagne* si la gloire ou la joie s'en venaient par bonheur frapper à notre porte. Mais il y avait bien longtemps que la gloire et la joie nous avaient désertés ; et les bouteilles, comme les morts en leur tombe, dans le creux d'un placard ne savaient plus que gésir.

*

Je suis remonté au grenier, le mousseux et deux verres à la main. J'ai fait sauter le bouchon et j'ai mis dans ma voix des lampions colorés : on fête ça, maman ? *Bien sûr, mon grand.* Rien que tous les deux ? *Rien que tous les deux.* En amoureux ? *En amoureux.*

Au bout de quelques coupes et de grandes bulles de silence, elle me demanda, en s'ébrouant comme un cheval surpris, pourquoi je n'étais pas fait comme les autres enfants, pourquoi j'étais différent, puis, assumant pleinement sa pensée et parvenant enfin à l'exprimer : pourquoi j'étais anormal. Alors spontanément, sans même réfléchir et sans chercher mes mots, je me mis à parler de Jacky, ce taiseux magnifique qui pénétrait chaque matin dans l'atelier et dont le premier geste était, de sa belle main cornée, de caresser son enclume en lui disant tout bas *Salut ma belle.* Jacky l'Adam de bronze, mon premier grand amour, qu'innocemment j'aimais comme aiment les enfants, c'est-à-dire à plein cœur, et démesurément.

*

Elle vint tout contre moi, se courba, posa sa tête sur mes genoux, je caressai ses cheveux. Elle fredonna un petit air d'opérette, très doux, qu'elle chantait jadis avec papa. Je compris que c'était elle, qu'il me fallait combler d'amour. Elle me demanda : *Alors tu n'auras pas d'enfants ?* Je répondis : J'en ai déjà eu un, maman, il habitait dans un lit gigogne, à l'étage du dessous, mais il est mort.

19

Les rares fois où je voyais papa, il me demandait des nouvelles de mes études et je répondais que tout allait bien : j'étais le premier de la classe, j'avais de bonnes notes, je cumulais les bons points, la maîtresse était gentille et je n'allais pas redoubler. Puis, comme nous étions tout de même entre hommes et que je le dépassais en taille, avec un clin d'œil coquin à l'appui il me demandait : *et les filles ?* Et moi, tout aussi égrillard, je m'entendais répondre : *elles m'épuisent.* Alors il me tapait sur l'épaule, comme on fait entre hommes, ouvrait son portefeuille et en sortait un billet qu'il me tendait avec un air entendu, comme on fait entre hommes.

*

La faculté des lettres me satisfaisait. J'avais beaucoup d'amants, éphémères, corps de passage, liaisons fugaces. Je commençais à me passionner pour la littérature du Grand Siècle, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine et compagnie. J'aimais la beauté de leur langue et j'aimais surtout le Versailles de cette époque, ce microcosme éblouissant décrit avec tant de joyeuse méchanceté par le duc de Saint-Simon qui devenait peu à peu mon personnage et mon écrivain favoris. Quand je rentrais à la maison, je lisais à maman des passages de ses *Mémoires* que j'avais judicieusement choisis et je jubilais de la voir vibrer aux

récits des amours secrètes de Louis XIV, à ceux de la disgrâce de Fouquet ou aux entourloupettes verbales que concoctait si bien sa jolie langue de fiel. Je lui lisais tout cela au grenier, dans la chambre de mon frère dont elle m'apprit un jour qu'il venait de rencontrer une jeune fille pour laquelle il éprouvait des sentiments extrêmement sérieux. Elle ajouta *ils parlent même, déjà, de mariage.* Je lui dis : maman, c'est fini maintenant le mariage, c'est vieux jeu, on ne se marie plus, il faut vivre avec ton temps. Elle répondit *je sais, mais moi ça me ferait tellement plaisir que ma belle-fille porte une jolie robe blanche et une longue traîne en tulle.* Elle me dit *tu te souviens, dans votre chambre, quand vous viviez là tous les trois, tu te souviens du lit de ta sœur et du morceau de tulle qui tombait du plafond en guise de paravent ?* Je répondis : oui maman, je m'en souviens. *Eh bien voilà, c'est exactement ça que j'aimerais qu'elle porte, ma belle-fille, le jour de son mariage. Un long voile de tulle qui traînerait sur les marches de l'église lorsqu'elle les descendrait.* Je m'écriai : de l'église ? Tu veux qu'ils se marient à l'église ? Elle répondit : *église ou mairie, je m'en fiche pourvu qu'il y ait des marches et un long voile de tulle.*

20

Je partis dans une autre ville, plus grande, afin de faire d'autres études, plus longues. J'écrivais de belles lettres à maman. Je lui glissais dans l'enveloppe quelques photocopies de textes que j'étais en train d'étudier et dont je savais qu'ils allaient lui plaire, mais j'écrivais surtout pour lui parler de mon petit frère, de l'âge qu'il avait, de ce qu'il faisait et de combien nous étions proches malgré le fait qu'il fût inscrit en Sciences dans une ville, et moi en Lettres dans une autre. J'inventais pour maman le roman de nos vies dont elle attendait, régulièrement, avec avidité, les chapitres à venir. Lorsque nous nous téléphonions, nous parlions de tout autre chose.

Un soir, c'était en hiver, je m'apprêtais à partir au ski dans les Alpes avec un ami, maman me téléphona. Elle voulait me dire quelque chose *entre quat'z'yeux*, mais pas au téléphone. Elle m'affirma que ce n'était ni grave ni vraiment urgent. Mais comme je sentais quelque chose d'étrange dans le fond de sa voix, le lendemain, avec mon ami, nous sommes partis un peu plus tôt et nous avons fait un crochet afin que je puisse la voir. Mon ami ne voulut pas entrer dans ma maison d'enfance, je n'avais d'ailleurs pas insisté pour qu'il m'accompagnât. Il décida d'aller vadrouiller dans notre petite ville et nous sommes convenus d'une heure et d'un lieu de rendez-vous.

Maman me conduisit dans le grenier où elle m'annonça que Corinne, la fiancée de mon frère, était désormais enceinte. Je lui demandai : tu es contente ? Elle me répondit : *tu ne peux pas savoir la joie que j'ai de me savoir bientôt grand-mère.*

J'ai retrouvé mon ami au lieu et à l'heure dits et nous sommes partis au ski. Un beau soleil d'hiver emplissait l'habitacle. Il pilotait, j'avais ma main gauche posée sur sa cuisse. Je lui ai dit : tu ne peux pas savoir la joie que j'ai d'être bientôt tonton. Il m'a dit : *tu vas être tonton ?* J'ai répondu oui. *C'est ta sœur qui est enceinte ?* J'ai dit : non, mon petit frère. *Tu as un petit frère ?* J'ai dit : oui, j'ai un frère, un petit frère, et son épouse Corinne est désormais enceinte. *On sait ce qu'elle attend ?* Oui, elle attend un fils. *Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ton frère ?* J'ai dit : regarde la route.

La voiture roule en direction des Alpes. Une espèce de bandeau en plastique collé sur le haut du pare-brise sur lequel est écrit le nom d'une équipe de football fait office de pare-soleil et bleuit nos visages. Je m'assoupis un peu et je vois alors, très nettement, le visage de mon futur neveu, un petit blond aux cheveux frisés, au regard clair, deux petites fossettes se forment près des ailettes du nez, quand il sourit ; il ressemble à mon petit frère. Il a quatre ans, il marche vers moi en riant, en se dandinant, il est maladroit mais volontaire, il zozote un brin, il m'appelle zérôme parce qu'il ne parvient pas à prononcer les j, il va encore grandir, et l'année prochaine il aura cinq ans ; l'âge auquel est mort mon petit frère.

Mais lui ne mourra pas. Hors de question qu'il meure. Je ferai appel à tous les chefs et guerriers de mon enfance : ils le protégeront. Quant à Jacky, garde du corps en chef, il le suivra comme une ombre, à cheval sur son enclume, sa massette à la main, et gare au gueux qui osera porter la main sur lui, il sera immédiatement aplati d'un coup sec et précis.

Puis je l'emmènerai au grenier, on s'assiéra avec maman, je le prendrai sur mes genoux et on tendra, sur le fond du mur, un

beau drap blanc non fripé, on ressortira les diapositives du catéchisme, je lui montrerai la mer Rouge qui s'ouvre en deux, Jésus qui chasse les marchands du temple, qui multiplie les poissons et qui réveille les cadavres. On croira enfin à la Résurrection. On lui dira, comme dans les Évangiles de saint Marc ou saint Matthieu : lève-toi et marche. Alors, simplement, il se lèvera et marchera. On l'appellera Lazare, comme le ressuscité.

C'est un beau prénom, Lazare. Un nom de petit hussard.

II

1

Voilà six mois que je ne suis pas revenu, et si je n'ai pas roulé très vite durant les cinq cents kilomètres qui séparent ma maison d'Arles de celle-ci, ce n'est pas par excès de prudence mais bien pour retarder le moment de l'arrivée.

Je gare ma voiture sur cette espèce de bande de terre en face des volets verts comme je l'ai toujours fait. Les volets sont fermés. Six mois, c'est bien ça ; si l'on compte à partir du lendemain de l'enterrement, ça fait exactement six mois, jour pour jour. Je descends de mon véhicule, un peu ankylosé, et, en m'approchant de la grille, je constate une absence qui pourrait m'être agréable mais qui pourtant déjà creuse en moi un grand vide : celle de ce stupide chien qui toujours se précipitait, venait à ma rencontre la queue frétillante, aboyait sans cesse en posant ses deux pattes sur le dessus de la grille et à qui, dans la cour ou ailleurs, en cachette de maman, je balançais quelques coups de pied dans l'arrière-train, non pour le blesser, je n'ai jamais été violent avec les bêtes, mais pour les éloigner, lui, son amour servile et sa joie étouffante.

C'est ma sœur qui l'a fait piquer pendant que maman était dans le coma. De toute façon il devenait aveugle, il urinait et déféquait partout, il ne parvenait même plus à se traîner jusqu'à son panier qui dégageait de si mauvaises odeurs que c'en devenait irrespirable.

Six mois après la mort de maman, après avoir poussé cette porte d'entrée que je connais depuis que je suis en âge de marcher, la puanteur morbide semble être devenue l'unique propriétaire de toute la maison. Ça sent non seulement le chien, le renfermé, l'urine et le négligé : ça pue surtout la mort. La mort de papa, il y a huit mois, la mort de maman, il y a six mois. Celle du chien il y a sept mois.

Quand papa était revenu habiter définitivement avec maman après quelques années de fractures, de douleur et d'errances, ils s'étaient ignorés, chamaillés, méprisés, mais ils étaient parvenus peu à peu à de nouveau s'accepter, s'apprivoiser. Leur fin de vie ne fut pas aussi catastrophique qu'on aurait pu l'imaginer. Il leur arrivait même de fredonner, ensemble, d'une voix certes bêlante, quelques-uns des duos qui les avaient rendus, toutes proportions gardées, célèbres dans le quartier. Lorsque papa mourut, maman n'eut pas la force de le laisser tout seul plus de deux mois. J'ignore si elle l'a rejoint par amour, par dépit, habitude, vengeance ; ou par curiosité.

On a posé le cercueil de maman, non pas sur celui de papa, mais à côté. Le caveau est assez large. La preuve : tout au fond, à même la dalle, se côtoient les cercueils de mon arrière-grand-père et de mon arrière-grand-mère, qui servent en quelque sorte de fondations ; puis, posés sur eux, mâle sur mâle et femelle sur femelle, comme si l'éternité voulait marier, dans sa traîne infinie, morale et convention : ceux de grand-mère et de grand-père ; et désormais, posés sur ces derniers : ceux de papa et de maman. Trois étages. Rajoutons le cercueil de mon petit frère que l'on avait déplacé et posé sur celui de maman : trois étages et demi. Et enfin, pour clore la pyramide : un petit cendrier rouge garance.

J'habiterai bientôt avec eux, au quatrième étage, mon corps sans vie posé sur le cercueil de papa, aux côtés de mon petit frère. C'est sans ironie, cynisme ou pessimisme, que j'écris que je mourrai *bientôt* : je sais à quelle vitesse les aubes se multiplient. Je sais à quelle vitesse les années rétrécissent. Je m'en étais rendu

compte un jour où, comme à l'ordinaire, poussant la porte de chez mes parents afin de venir leur faire une petite visite, j'avais vu deux vieillards. Deux cadavres en partance. Deux futurs habitants du troisième étage. Deux futurs voisins du dessous.

*

J'ouvre les volets, rien n'a changé. Désordre, abandon, pestilence. Demain, ma grande sœur va venir ; nous allons trier ce fatras : qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on jette ? La maison a été mise en vente avant la mort de maman, elle a enfin été vendue par le notaire, il faut la libérer avant la fin du mois. Ma sœur sera donc là demain matin, avec son mari et leurs deux fils. Ils ont loué un camion ainsi qu'une espèce de benne qui emmènera tout ce dont nous ne voulons pas, directement à la décharge. En une journée, en principe, on aura tout vidé, tout nettoyé.

Je grimpe au grenier, dans la chambre de mon petit frère. Maman n'y allait plus sur la fin de sa vie, ce n'était pas qu'une question de marches à gravir. Sur une poutre, pitoyable, est accroché le diplôme factice qu'elle lui avait confectionné et sur lequel elle avait maladroitement écrit : « *Reçu au Baccalauréat avec la mention Très Bien* ». Au sol, quelques morceaux des lits gigognes, avachis et piteux. Au milieu d'un amas de poussière, de chiffons et de petits cailloux, les nin-nins ou doudous de mon petit frère. Ils sont rongés, déchiquetés, presque méconnaissables. Ils puent la mort, eux aussi. Mais j'aimerais bien les peindre.

De quelques tuiles un peu disjointes s'écoulent des rais de lumière au centre desquels des particules en suspension montent et descendent en épaisses spirales. C'est joli. Le grenier est presque vide. Même les loirs, je crois, ont déserté la place. L'impression d'être dans le château d'une Belle au bois dormant dont aucun prince charmant jamais n'aurait trouvé la trace.

*

Je quitte le grenier et descends dans ma chambre d'enfant.

Notre chambre d'enfants. Au mur du fond, dont le papier cloque, est adossé l'immuable cosy sur lequel s'empoussièrent quelques bibelots que de quelconques voisins ont offerts à maman : un coquillage sur lequel est écrit *La Ciotat*, un baromètre en bois verni en forme de gouvernail sur le verre duquel on parvient encore à lire *Saint-Malo*, une truite en plâtre.

Sur les étagères, épars, mes livres d'alors, ceux-là mêmes que je lisais avec frénésie et dont on m'accusait de les préférer aux êtres humains. Ce qui n'était pas faux. Je lisais comme certains boulimiques se gavent de nourriture, et quand mon petit frère est mort, j'ai lu davantage, à outrance, de façon névrotique, je me suis enfermé à l'intérieur des pages comme derrière des barreaux. À tel point que je ne voulais plus quitter ni ma chambre, ni ces livres qui demeuraient, sans que je m'en rende compte, ouverts à la même page. J'étais semblable à ce personnage de cinéma qui tape obstinément la même et unique phrase sur sa machine à écrire, jusqu'au jour où ma tête s'est embrouillée et où je me suis mis à ânonner des mots privés de sens en frappant sur mes livres à grands coups de poing comme si je cherchais à enfoncer leurs vocables insensés dans les pages tels des clous dans des mains pour crucifier un homme sur un morceau de bois. Le médecin de famille m'avait alors envoyé en cure dans un centre de soins spéciaux dont je n'appris que bien longtemps après qu'il s'agissait en fait d'une simple clinique psychiatrique. J'y suis resté un an.

Une longue, très longue année. J'étais encore enfant. Enfin, adolescent je crois. C'est là que j'ai découvert la peinture au cours d'un atelier d'art thérapeutique, là que je me suis mis à peindre, avant la fac de sciences, puis celle de lettres. Je suis finalement revenu à la peinture parce que je pressentais que je n'avais plus le choix. Une thérapie qui dure encore.

On va dire comme ça.

Je m'assieds sur mon lit. Sur les rayons de la bibliothèque, à hauteur de mes yeux, je vois un livre, *Le roi des Indiens*. Je l'ai lu plus de cent fois. C'était le livre préféré de mon petit frère. Je le lui lisais à haute voix. Il aimait par-dessus tout le passage où le chef indien parvient à capturer un cow-boy qui se prend pour un crack mais qui n'est, au bout du compte, qu'un gros lâche, stupide

et méchant. Un dessin les représente tous deux, le cow-boy, couché sur le dos dans la poussière, et le chef indien à genoux sur lui, son tomawak levé au-dessus de sa tête, prêt à lui fracasser le crâne. Mais le chef indien ne le tue pas, il l'épargne parce qu'il trouve que cet homme est trop veule et qu'il ne mérite pas de mourir de sa main. Alors le chef et tous les Indiens l'abandonnent simplement sur le sol, dans une espèce de canyon désolé où ne passe pas grand monde. Ils l'abandonnent comme une sale bête. L'histoire ne nous disant pas ce qu'ensuite il devenait, mon petit frère me demandait toujours, à l'issue de ma lecture : « Il va faire quoi maintenant, le cow-boy, tout seul ? » Ma réponse n'était jamais la même. C'était ça qu'il aimait : les différentes versions que je lui inventais. Il arrivait que je le fasse mourir, ce pleutre de cow-boy, seul comme un chien dans le canyon, afin de le punir de sa méchanceté ; mais la plupart du temps j'avais pitié de lui, et il s'en sortait : il réfléchissait, seul, assis dans la poussière, et après avoir compris que ça ne servait à rien d'être méchant, il devenait bon. Voilà ce qu'il préférait, mon petit frère : la rédemption par la bonté. Un peu christique comme fin, certes, mais en termes de références purement dramaturgiques, à part le catéchisme, à l'époque, on n'avait pas grand-chose.

Le roi des Indiens. Je l'ai sous les yeux mais je n'ai pas envie de l'ouvrir pour vérifier si ses images sont conformes au souvenir que j'en ai. Pas plus celui-là qu'un autre. Je n'ai rien oublié de l'essentiel : le visage de mon frère penché sur moi, joli sourire d'extase, me regardant lire, m'écoutant parler, fasciné par ma voix et ma façon de jouer tous les rôles à la fois ; me regardant comme un petit frère regarde son aîné : dans une divine extase.

*

Je ne suis pas mécontent d'être venu dès ce soir et de dormir une dernière fois dans cette chambre, dans ce lit, le dernier que m'avait acheté papa, entouré de ces petites étagères que j'ai toujours pompeusement nommées : « ma bibliothèque ».

Je suis heureux, ou plutôt libéré ; je sais à présent que je n'emporterai rien de mon passé, rien de mon enfance. Rien de cette maison.

Demain, j'aiderai mon beau-frère et mes neveux à trimballer des meubles, à les charger dans un camion, j'aiderai ma sœur à trier des objets et à faire le ménage, mais je ne prendrai rien. Pas même un marque-page. Pas même un poil du chien.

*

Je redescends au salon. Il doit être vingt heures. Je m'étais dit que j'irais dîner au restaurant, *Chez Michel*, là où j'emmenais parfois papa et maman ; restaurant qui se trouve deux rues plus bas et qui fait bar-tabac. Mais je n'irai pas. Je préfère rester ici.

*

Sur le poste de télévision : une photographie de mes parents. Ils sont âgés et se tiennent debout, dans la cour, à côté du muret où l'on pendait le linge, leur imbécile de chien à leurs pieds. J'ouvre le tiroir du buffet de la salle à manger, je prends la paire de ciseaux et je découpe le chien. Puis les pieds de maman et de papa. Puis leurs jambes. Ne restent que leurs torses et leurs têtes, dans ce cadre qu'au cinéma on nommerait : un plan américain.

Et brusquement me saisit l'envie de les peindre tous deux, dans ce salon qui pue le chien et la mort, tels qu'ils sont désormais sur la photographie, deux troncs munis chacun d'une tête de vieillard.

2

À chaque fois que j'achève de tendre une toile sur un cadre et d'installer palettes, pinceaux, brosses, couteaux, tubes et pigments en un ordre immuable tel qu'il s'est de lui-même instauré dès ma première œuvre, ce ne sont jamais le thème, l'envie, la motivation intérieure, le mouvement rectiligne ou circulaire de ma main droite sur la toile, qui vont me surprendre. La question qui m'intrigue et dont la réponse à chaque fois m'émerveille est celle-ci : d'où va surgir la lumière ? De quel amas de matières, de quel coin du tableau, de quel endroit de moi-même, de quel passé, de quelles insoupçonnables profondeurs, de quelle victoire, quelle défaite, quelle joie ou quelle douleur ?

La semaine passée, chez moi, à Arles, je suis tombé tout à fait par hasard sur un magazine qui consacrait un article à un danseur japonais, Kazuo Ohno, figure historique du Butô. Il est âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, quasi immobilisé dans un fauteuil roulant, mais continue de danser : il danse à l'intérieur de lui-même. Il dit, dans l'interview, qu'il continue à *se mouvoir dans sa conscience.*

La lumière d'un tableau participe certainement d'un même mouvement de soi. Qui sait si la lumière qui sourd de la matière

que l’on pose sur une toile n’est pas née, elle aussi, d’un grand choc de planètes, d’un grand chaos d’étoiles, d’une conscience qui se meut par-delà le mouvement ? Quelque chose qui pourrait par exemple se nommer tout simplement l’enfance.

3

Il est vingt-trois heures trente et c'est en ouvrant le tube de rouge carmin que m'est revenue cette image de sang sur la neige. En faisant de la luge devant chez nous, sur le chemin qui descendait en direction de la maison et que l'on nommait le chemin blanc, papa avait oublié qu'il avait stocké durant l'été, près du cagibi à vélos, des piquets en ferraille avec lesquels il voulait construire une clôture, et que la neige au fil des jours avait progressivement recouverts, puis camouflés. Je devais avoir huit ans, il pilotait la luge, j'étais assis derrière, on riait comme des fous, on a dévalé la pente, on filait comme le vent, on a roulé vers le bas et c'est là que sa main a rencontré la pointe d'une des ferrailles. D'où la blessure et le sang dans la neige. Il avait été contraint de descendre jusqu'à la maison pour aller se faire soigner par maman, la trace de son sang avait laissé une longue traînée rouge qui était restée plusieurs jours jusqu'à ce qu'il neige à nouveau, une traînée que les Indiens, ou même cet imbécile de cow-boy, auraient aisément pu suivre et qui les auraient conduits dans la salle de bains, jusqu'à la petite armoire à pharmacie. Le soir, à la maison, papa était entré dans une colère noire contre lui-même en songeant que nous, ses enfants, ou les enfants des voisins, aurions pu nous éborgner ou nous trouer mortellement le cœur à cause de ces foutus piquets. Papa était un tourmenté. Il en fit des cauchemars durant plusieurs nuits, pendant plusieurs années, et c'est en débouchant ce tube de rouge carmin que je me

suis dit : il faut absolument qu'apparaisse, sur le visage de papa que je suis en train de reproduire, cette histoire de sang rouge dans la neige blanche. Il me faut peindre cette tension extrême dans sa peau et dans ses nuits, cette anxiété permanente qui le faisait passer aux yeux d'autrui pour un colérique ou pour un névrosé ; peindre cette sensibilité extrême qui le faisait fréquemment pleurer, en cachette, puisque les hommes, les vrais, exhibent phallus et muscles, mais rarement leurs larmes ; peindre ses sanglots tus et ses chagrins virils ; peindre cet enfant si joliment chantant que toute sa vie il demeura, afin qu'une fois la toile achevée, on puisse non seulement lire tout cela sur son visage, mais aussi entendre les craquements de son cœur tourmenté et de son corps d'écorché, sinon il n'y a aucune raison de le portraiturer, autant contempler une photographie.

Au même titre qu'en regardant attentivement le regard de maman sur la photographie, je me dis qu'il faut absolument que je parvienne à peindre tous ces moments infimes et fondamentaux qui, aboutés, forment une vie, comme par exemple ce coup de téléphone qu'elle donna il y a plus d'une cinquantaine d'années. Elle était allée chez un voisin, nous n'avions pas encore le téléphone. Mon petit frère, malade, avait été envoyé par le médecin de famille le matin même à la clinique. On ne savait pas ce qu'il avait sinon qu'il vomissait et qu'il souffrait d'importants maux de tête. Maman était restée toute la matinée et tout l'après-midi à ses côtés. Elle avait demandé à rester à son chevet jusqu'au soir, voire une partie de la nuit, mais le médecin-chef le lui avait formellement interdit et l'avait en quelque sorte chassée de la chambre de son fils. Elle était rentrée chez nous follement angoissée. Le soir même, aux alentours de vingt et une heures, peut-être un peu plus tard, n'y tenant plus, elle était donc allée chez un voisin et avait appelé la clinique pour avoir des nouvelles de mon petit frère. L'employée qui répondit, et qui n'était peut-être, à l'époque, qu'une simple fille de salle, voire une femme de ménage, lui avait demandé le numéro de la chambre, maman avait répondu *chambre 317*, l'employée avait alors consulté un registre en marmonnant, comme quelqu'un qui suit une liste du bout des doigts, *trois cent quatorze… trois cent quinze… trois cent seize…* et, parvenue au bon numéro, elle s'était contentée de lire ce qui était écrit sous ses yeux et avait répondu à maman de

façon mécanique :

« Chambre 317 : décédé »

et maman était tombée en syncope et en avait conservé, dans le regard, cette lumière un peu follette que je me dois de peindre ; cette lumière qui surgira sans doute d'en dessous de toutes les couches de peinture au moment où je m'y attendrai le moins.

Le lendemain matin de ce coup de téléphone, après avoir passé la nuit à pleurer, maman m'avait annoncé la nouvelle du décès de mon frère tandis que je jouais sur le muret, en dessous de la corde à linge, et je sais désormais que toute ma vie durant, toute ma vie de peintre, je n'ai rien fait d'autre, absolument rien fait d'autre, artistiquement parlant, que de peindre cela : la mort de Norbert, le chagrin de papa, la folie de maman, la forge en feu, les grenouilles mortes, le dépôt, les cheminots, tout ce passé, tous ces dieux fous qui grouillaient et grouillent encore en moi ; et surtout, lumière d'entre les lumières qui dans ces amas d'ombres illumine ou éclabousse chaque toile : l'absence de Norbert.

4

Pinceaux en main, seul dans ce salon nauséabond, maman et papa immobiles et quelque peu grotesques sur la photo découpée, dans un silence que ne trouble même pas le tic-tac obsédant de la petite pendule comtoise qui s'est tue depuis bien des années, ma toile posée en équilibre instable sur un chevalet de fortune que j'ai bricolé à l'aide d'un séchoir à linge, je ne sais pas ce que je cherche. Je crois que je veux juste rester avec eux, mes parents, dans notre maison d'enfance, le plus longtemps possible. C'est la dernière fois que nous serons réunis, tous les trois, ici. Demain arrive ma sœur. Ma grande sœur. Ma seule sœur. Je cacherai la toile, si je parviens à l'achever, avant qu'elle n'arrive.

Ma sœur n'a jamais aimé mes peintures. Un jour, alors qu'elle était venue chez moi dans ma maison, à Arles, elle m'avait demandé quel était mon peintre préféré. Hésitant entre plusieurs et n'osant pas lui montrer quelque chose que l'on pourrait qualifier de trop avant-gardiste, je lui avais sorti un livre reproduisant quelques peintures de Nicolas de Staël que je trouvais tout de même assez grand public et je lui avais dit : voilà un de mes peintres préférés. Elle avait éclaté de rire. Elle croyait que je plaisantais, que je me moquais d'elle. Elle avait tenu à préciser : je te parle de peintures, pas de taches.

Ma grande sœur est restée, en matière d'arts, extrêmement traditionnelle ; certains diraient primaire ; elle trouve par exemple que les arbres de Van Gogh sont tordus, que les pommes de Cézanne sont carrées et qu'elles n'ont pas la couleur des vraies pommes. Elle ne prononce même pas le nom de Picasso qui doit être à ses yeux le pire des escrocs. Quant aux autres, venus après Picasso, il est préférable de ne pas lui signaler leur existence. Sans doute ai-je été, avec de Staël, sinon maladroit, du moins excessif. Ou seulement présomptueux. Mais je tiens à la défendre : gamine enfantée et élevée au dépôt des locomotives, puis livrée à elle-même au cours d'une fuite éperdue, outre les chromos de l'église, du catéchisme et du calendrier des Postes, elle n'a pas été nourrie au biberon des Muses et n'a pas eu la chance, comme moi, d'avoir été enfermée une très longue année en asile psychiatrique.

Elle avait cependant, ce jour-là, feuilleté attentivement les reproductions des peintures que je lui avais mises sous les yeux, en fronçant les sourcils, et m'avait demandé de lui expliquer pourquoi je trouvais ça si beau, les toiles de Nicolas de Staël, et comme je sais qu'elle est émue par les paysages et par la nature en général, je lui avais répondu qu'une peinture de Nicolas de Staël n'est, somme toute, rien d'autre qu'un choc de lumière et de matière. Elle m'avait dit : d'accord, pourquoi pas, mais je ne vois toujours pas en quoi c'est beau, ton de Staël : c'est des taches, pas de la peinture.

Je lui avais alors parlé des printemps lumineux de notre enfance, quand ça claquait de partout, feuilles, fleurs, rameaux, sève, étamines, tiges, hampes, bourgeons, pétales, pistils ; quand les arbres fruitiers, se prenant pour des troubadours, se paraient de guipures multicolores qui mélangeaient tendres pastels et arrogants carmins, quand les arbustes dégoulinaient de guirlandes violettes ; quand la végétation qui était encore, à cette époque, aux portes de la ville, éclaboussait les pierres des maisons et ornaient leurs façades de taches impressionnistes. Je lui avais parlé du dépôt, de la suie, de la neige noire, des empreintes cunéiformes et coptes. Elle avait éclaté de rire en me disant : on sait que t'as été en fac de lettres, t'as pas besoin d'en faire autant.

Alors je lui avais dit qu'elle avait raison et que l'on ne peut pas expliquer la beauté. Elle avait répondu : la beauté ? Tu cherches à expliquer la beauté ? Pas de problème : regarde-moi !

Elle finit toujours par me faire rire.

5

On me secoue mais tout est lourd et flou. J'entends une voix douce :

« Tonton, eh, tonton, réveille-toi. »

J'ouvre un œil. C'est mon neveu. Déjà un adulte. Il fait bien ses cent kilos, le gaillard, mais il est d'une douceur extrême. Il est assis au bord du lit ; il se saisit d'une bouteille de rhum dans laquelle il vient de buter et qui roule à ses pieds : « Ben dis donc, tonton, t'as encore une belle descente pour ton âge ! »

La bouteille de rhum est vide, j'ai mal au crâne. Je l'ai bue hier soir tandis que je peignais. Je ne me souviens pas de tout. Je respire profondément, je m'assieds dans mon lit, mon neveu me fait la bise, me passe une main dans les cheveux, m'apprend que son père et son frère sont déjà en train de charger des meubles dans la camionnette et que sa mère, qui est là depuis six heures ce matin, est partie acheter des croissants. Il me dit : « On t'a laissé dormir, tu ronflais tellement fort qu'on a cru que t'allais exploser, mais là, tonton, franchement, tu dépasses les bornes : il est neuf heures ! »

Je secoue la tête, réalise où je suis, puis tente de me lever.

Ce que j'ai fait cette nuit, à dire vrai, est encore un brin confus.

Je me souviens d'avoir peint sur une petite toile, d'après une photographie de mes parents que j'avais au préalable découpée. Tout n'allait pas trop mal, je parvenais à apparier ce qui se passait à l'intérieur de moi et ce que la peinture cherchait à en dire. Tout en peignant, j'ai grignoté, bu un café, trouvé cette bouteille de rhum qu'apparemment je me suis sifflée en solitaire et en entier. D'où le mal de crâne. D'où ces souvenirs en pointillé.

Mon neveu me quitte en me disant qu'il va me préparer un café et qu'il m'attend dans la cuisine. Je parviens à me lever, le mal de tête semble disparaître. Je m'assieds au bord du lit, mes yeux tombent sur la couverture du livre *Le roi des Indiens* et je me souviens alors, et ce d'une façon fulgurante, qu'au cours de la nuit, tandis que je peignais dans une espèce de transe due davantage à l'absorption de rhum qu'à une grâce divine, j'ai cherché à peindre le visage de mon petit frère en surimpression de celui de mes parents. Pas vraiment en surimpression : disons plutôt, à l'intérieur de leurs visages. Comme si les trois ne faisaient qu'un, et tout ceci dans une sorte d'excessive jubilation. Ce fut glorieux et bref, puis la nuit noire s'est abattue sur moi comme une guillotine.

Je vais mieux désormais, mon mal de tête est passé et je me sens, bizarrement, plutôt en bonne forme ; sans doute le rhum m'a-t-il lavé de l'intérieur. J'empoigne le bouquin du *roi des Indiens*, je l'ouvre, je me saisis d'un crayon de papier et j'écris sur la page de garde :

Pour mon neveu, de la part du dernier rhum : son vieux pédé de tonton.

Je referme le livre, puis le rouvre et j'ajoute :

Un grand secret pour toi, sous forme d'énigme : Jacky, l'Adam de bronze, ce fut lui, le premier rhum. Tu verras ça avec ta mère.

Je sors de ma chambre, je croise mon beau-frère et mon autre neveu qui sont déjà en sueur, un meuble entre leurs bras. Ils le posent en ahanant, on se dit rapidement bonjour, on se fait la bise, on ne perd pas de temps en civilités, ils reprennent le

meuble en poussant d'identiques ahans.

Je traverse ensuite le salon et je découvre, au milieu d'une invraisemblable pagaille, mais toujours fixée sur son chevalet de fortune, la toile que j'ai peinte hier soir et une partie de la nuit ; un amas de taches dans lesquelles, malgré le désordre et la laideur, je parviens tout de même à comprendre ce que j'ai cherché à faire. C'est inesthétique, mais pas incohérent. Un amas de chairs vives, on dirait des grenouilles, et du sang, de la neige et de la suie que semblent illuminer quelques flèches de feu, des semblants d'escarbilles, le tout symbolisant sans doute le visage de mes parents. Mais je n'ai pas la tête à analyser cette espèce de logogramme habillé en rébus, j'ai surtout envie d'un bon café dont je sens l'odeur arriver jusqu'à moi.

Je tiens toujours en main mon bouquin dédicacé. J'entre dans la cuisine, je prends une tasse de café et j'offre le livre à mon neveu qui lit la dédicace en souriant. Ma sœur arrive alors, des croissants à la main, et sitôt qu'elle me voit, se met à sangloter. Elle me prend dans ses bras, m'embrasse longuement.

« Tu l'as peint cette nuit, le tableau qui est dans le salon ? »

Je réponds oui.

« Tu veux bien me l'offrir ? » Je lui réponds oui bien sûr, et une fois la surprise passée, je lui demande ce qu'elle lui trouve de beau. « C'est le plus bel autoportrait que tu aies jamais peint. »

Je sursaute : le plus bel autoportrait ? Elle secoue la tête, affligée : « Ne te moque pas, je t'en prie, ce n'est pas gentil. » Je me reverse un second café bien fort et je retourne voir la toile : un amas de taches. Comment peut-elle non seulement aimer ça mais en plus y déceler un autoportrait ? Elle arrive à mes côtés, contemple la toile et éclate de nouveau en sanglots. Je la serre entre mes bras, elle se calme, se mouche, reprend ses esprits et me dit que vraiment elle trouve cette peinture « d'une puissance intérieure phénoménale ». Elle ajoute : « C'est comme ça que je t'ai toujours vu, depuis que tu es tout petit. »

Mon beau-frère et ses deux fils nous rejoignent à cet instant, le

buffet de la salle à manger entre leurs bras. Mon beau-frère dit : « Poussez-vous ! » On se pousse, ma sœur et moi, et, pour prendre moins de place, pour en laisser à ceux qui déménagent, elle se serre, se fond, s'aplatit en moi, et nous ne faisons plus qu'un. Nous ne parlons plus, nous ne bougeons plus, nous respirons du même souffle. Nos visages se tournent alors l'un vers l'autre, nous nous regardons en souriant et nous allons pour dire quelque chose quand soudain apparaissent, en filigrane, dans la tiédeur de nos souffles emmêlés, les corps et les visages de nos parents et de Norbert. Ça fait comme une espèce de voile un peu diaphane, semblable à un tulle de mariée ou à un ciel de lit dans une chambre de roi. Nous sommes immobiles, frissonnants, semblables à ce vieux danseur japonais qui dansait à l'intérieur de lui-même. Nous formons, blottis dans les bras l'un de l'autre, écrasés contre le mur, une toile à la pâte épaisse, une peinture étonnante dans laquelle, à notre grande surprise, la lumière vient brusquement de surgir, même si on ne sait jamais vraiment comment elle apparaît, la lumière. De dessous, évidemment, la lumière jaillit toujours des entrailles de la toile, de dessous toutes ces couches et sous-couches de peinture qui s'amassent, se recouvrent, et mutuellement finissent par s'épouser.

*

Il y a environ une dizaine d'années, je suis allé me recueillir sur la tombe dans laquelle je souhaite que l'on me porte en terre. J'avais jadis émis le souhait d'être enterré aux côtés de mon petit frère et du reste de ma famille, mais j'ai changé d'avis. Je ne veux plus être dans le caveau familial en leur compagnie, auprès de mes arrière-grand-mère, arrière-grand-père, grand-mère, grand-père, et maman et papa, petit frère, cercueils et cendrier. Envie d'être à peu près seul ; ou tout du moins peinard. C'est alors que je m'étais souvenu du cimetière d'Ornans, une petite ville située à une trentaine de kilomètres de ce caveau bondé. Il y a là une concession à perpétuité appartenant à ma famille maternelle et dans laquelle repose, seul, depuis 1918, mon arrière-grand-père, George Désiré Nicod, tombé au champ d'honneur dans une tranchée de Verdun, anonyme parmi les anonymes, sac de viande sacrifiée à qui seule cette pierre tombale a rendu un semblant de respect ; de dignité affirment certains. Sa tombe est d'une extrême simplicité : un rectangle de béton couvert de gravier blanc et noir. Au bout de ce rectangle s'érige une croix en pierre sans fioriture aucune. La tombe se trouve à l'entrée d'un petit cimetière triangulaire cerné de murets sur lesquels musarde une espèce de lierre un peu fainéant qui n'a plus l'envie, ou la force, de jouer les envahisseurs ; quant aux murs, rien à en dire : de vieux cailloux entassés les uns sur les autres qui ne savent que se taire dans leur silence de pierre.

Dans ce cimetière, l'eau de la fontaine est toujours fraîche, abondante et limpide, comme doit l'être la mort. Si l'on ne place pas, sous son bec verseur en forme de tête de lion, un récipient quelconque, seau, arrosoir ou broc, l'eau tombe et rebondit sur une imposante pierre plate que des décennies de veuves, de veufs, d'orphelins, de pieds, de seaux et de larmes ont rendue lisse et blanche, comme doit l'être la mort.

La tombe de mon arrière-grand-père était légèrement abîmée, la pluie et les gels successifs avaient fendillé le béton. Le gravier noir et blanc s'épanchait avec mollesse sur le sol comme l'aurait fait la lave d'un tout petit volcan, mais il n'y avait là rien de définitif : un peu de ciment et tout rentrerait dans l'ordre. Comme j'avais emporté avec moi deux vieux brocs émaillés, accessoires sentimentaux conservés du maigre héritage de ma grand-mère, j'étais allé sous la fraîcheur des cyprès faire tourner la moulinette grinçante, recueillir l'eau limpide sortant du bec à tête de lion, puis j'avais arrosé le gravier de la tombe en disant à mon arrière-grand-père : une petite douche tous les siècles ne doit pas vous faire de mal. Je ne le connaissais pas suffisamment pour oser le tutoiement.

J'avais ensuite posé les brocs et m'apprêtais à partir, lorsque je vis les graviers, abondamment arrosés, scintiller et resplendir sous les pâles rayons rasants du soleil qui se couchait. Il m'avait alors semblé – c'est stupide, je le sais – que ces cailloux me hélaient, me souriaient, comme s'ils avaient pressenti que bientôt je serais l'un des leurs. Je m'étais donc baissé, j'en avais choisi un qui possédait la forme d'un silex ou disons plutôt – je n'y connais pas grand-chose, en silex – d'un petit menhir, semblable à ceux qui sont dessinés dans les aventures d'Astérix. Un petit menhir noir et blanc. En le tenant entre pouce et index, je m'étais rendu compte que c'était le noir qui brillait ; le blanc était fait de grains mats, le noir de cristaux vernissés. Je m'amusai avec, faisant miroiter les facettes en direction du soleil couchant et, celui-ci ayant fini par disparaître, au loin, derrière cette barrière calcaire qu'ici on nomme *les Roches du Mont*, je le mis dans ma poche. Puis, une fois chez moi, à Arles, je le posai sur mon bureau.

Il y est encore.

Photo de la jaquette : © Guillem Costas / Gettyimages

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2016.*

ISBN : 978-2-246-86212-3